

PER  
J-18  
Ex. 2

# LE GARDIN Littéraire

ILLUSTRÉ

PUBLICATION BI-MENSUELLE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.



### SOMMAIRE

- AUBRY. — La nouvelle année, (poésie).
- A. DAUDET. — Le curé de Cucugnan.
- J. RAMEAU. — Le chef-d'œuvre de Dieu, (poésie).
- J. RAMEAU. — Yan, (roman).
- P. de BRISAY. — Une Rencontre, (scène comique).
- G. d'ESPARBÈS. — Le dernier Empereur.
- A. de MUSSET. — La nuit de décembre, (poésie).
- P. FÉVAL. — Le Bossu (roman).
- P. LOTI. — Messe de minuit.

### ABONNEMENTS, Canada et Etats-Unis :

UN AN \$ 1.00.

SIX MOIS, \$ 0.60.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

ADMINISTRATION : 17, RUE SAINT-JACQUES

MONTREAL.

Tel. Bell : 678.

Tel. Marchands : 643.

SI VOUS TOUSSEZ,  
PRENEZ LE BAUME RHUMAI

## A NOS LECTEURS

**N**OUS vous présentons aujourd'hui "LE JARDIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ," publication qui paraîtra bi-mensuellement le 1er et le 15 de chaque mois.

Ferez-vous à cette publication qui fait l'objet de nos soucis les plus chers, l'accueil qu'elle mérite ?

Nous osons le croire, et c'est pourquoi, nous avons compté sur vous pour en assurer le succès. Ne vous est-il jamais arrivé de désirer que notre province possédât, elle aussi, une revue à bon marché, analogue aux magazines si lus et si répandus qui se publient chez nos voisins ? N'est-il pas vrai que cette publication que nous vous présentons est quelque chose comme la réalisation de ce rêve ?

Notre but en fondant "LE JARDIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ," a été de mettre entre les mains de tous, riches et pauvres, membres des professions libérales ou simples ouvriers, les chefs-d'œuvre de la littérature française contemporaine ; et si nous en jugeons par les marques de sympathie et d'encouragement qu'on nous a données, nous comblons une lacune qui se faisait sentir depuis longtemps.

Les œuvres de Hugo, Lamartine, Loti, Bourget, Coppée, Leconte de Lisle, Brizeux, Verlaine, etc, etc, seront publiés à tour de rôle. Inutile de dire que nous ne publierons de ces écrivains que des ouvrages irréprochables au point de vue de la morale comme au point de vue du style. Voilà pour le fonds de notre publication.

Quant à la forme, un simple coup d'oeil jeté sur ce numéro en dira plus que toutes nos déclarations ; caractères neufs, beau papier, édition soignée, illustrations choisies des meilleurs artistes. Nous avons tâché d'y réunir tout ce qui peut être agréable aux amateurs de littérature.

Le format qui est des plus commodes satisfera, croyons-nous, à toutes les exigences.

Chaque numéro sera superbement illustré et contiendra 48 pages de texte, ce qui formera au bout de l'année 2 beaux volumes de 576 pages chacun.

Ainsi nos lecteurs pourront se procurer en quelques années une superbe collection des meilleurs ouvrages, presqu'une bibliothèque, à un prix excessivement minime, si l'on considère que les ouvrages qui seront publiés en une seule année se vendent en librairie de \$15.00 à \$20.00.

Nous espérons donc que le public de cette province saura reconnaître nos efforts, en donnant à cette revue l'encouragement qu'elle mérite.

### ABONNEMENTS :

Canada et Etats-Unis, un an \$1.00, 6 mois, \$0.60.

Autres pays, . . . . . " " \$1.50, " " \$0.75.

Le numéro : 5 sous.

Pour tout ce qui concerne les abonnements et l'administration s'adresser au No. 17 rue St-Jacques, Montréal.

Tel. Bell 678,

Tel. Marchands 643-



❁ ALFRED DE MUSSET ❁

❁ 1810-1857 ❁

L'un des plus grands Poètes de ce siècle.

PRINCIPAUX OUVRAGES :

Contes d'Espagne et d'Italie. — Spectacle dans un Fauteuil. — Rolla.  
— Les Nuits. — Poésies diverses. — Comédies et Proverbes.  
— Contes et Nouvelles. — Confession d'un enfant du  
siècle. — Mélanges, etc.



## LA NOUVELLE ANNÉE

---

L'aiguille a fait un pas sur le cadran des âges,  
Et l'enclume d'argent où l'aveugle destin  
Forge les jours, les nuits, les rapides nuages,  
Sonne d'un nouvel an le nébuleux matin.

Et comme dans le temple une jeune vestale,  
L'éventoir à la main, s'avance lentement  
Jusques au feu sacré que sa foi virginale  
A juré de garder, d'entretenir ardent ;

La vierge année, au front où scintille une étoile,  
— Messagère du Temps ou de l'Eternité ? —  
Est venue à son tour, souriant sous son voile,  
Présider aux combats de notre humanité !

L'heure sonne et, du haut des régions sereines  
D'où le monde est si grand, d'où l'homme est si petit,  
Insouciante, elle ouvre au passé des domaines  
Que jamais jusqu'alors nul être ne franchit ;

Aussitôt, à grand bruit, l'humaine fourmière,  
S'y répand, l'envahit, gagne, gagne toujours,  
Comme se précipite et monte la rivière  
Dans l'écluse bornée où l'entraîne son cours.

L'homme y sème ses vœux, ses rêves, ses chimères,  
Et, quand il reviendra plus tard en moissonneur,  
Les récoltes, hélas ! lui seront si légères  
Qu'il paraîtra plutôt n'être là qu'un glaneur.

Et l'insensible année, ajoutant une ride  
A son front labouré par le souci rongeur,  
Le légua vielli, mais encor plus avide  
Des luttés de la vie, à sa plus jeune sœur ;

Sa mision finie, elle repart aux rives  
Où, loin des vents, fleurit un éternel printemps ;  
Elle prend son bilan qu'elle porte aux archives  
Où l'Histoire décrit les mémoires du Temps.

JULES-HENRY AUBRY.



## LES ROSES DE SAADI

---

J'ai voulu, ce matin, te rapporter des roses,  
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes  
Que les noeuds trop serrés n'ont pu les contenir ;

Les noeuds ont éclaté. Les roses envolées  
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées.  
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir.

La vague en a paru rouge et comme enflammée ;  
Ce soir, ma robe encore en est toute embaumée.  
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

MADAME DESBORDES-VALMORE.



## LE CURÉ DE CUCUGNAN

L'ABBÉ Martin était curé de Cucugnan. Bon comme le pain, franc comme l'or, il aimait paternellement ses Cucugnanais, pour lui son Cucugnan aurait été le paradis sur terre, si les Cucugnanais lui avaient donné un peu de satisfaction ; mais hélas ! les araignées filaient dans son confessionnal, et, le beau jour de Pâques, les hosties restaient au fond de son Saint-Ciboire. Le bon prêtre en avait le cœur meurtri, et toujours il demandait à Dieu la grâce de ne pas mourir avant d'avoir ramené au bercail son troupeau dispersé.

Or, vous allez voir que Dieu l'entendit.

Un dimanche, après l'Évangile, M. Martin monta en chaire :

“ Mes frères, dit-il, vous me croirez si vous voulez : l'autre nuit, je me suis trouvé, moi, misérable pécheur, à la porte du Paradis.

“ Je frappai, saint Pierre m'ouvrit !

“ Tiens, c'est vous, mon brave monsieur Martin, me fit-il ; quel bonheur !.. et qu'y a-t-il pour votre service ?

“ — Bon saint Pierre, vous qui tenez le grand livre et la clef, pourriez-vous me dire, si je ne suis pas trop curieux, comment vous avez de Cucugnanais en Paradis ?

“ — Je n'ai rien à vous refuser, monsieur Martin, asseyez-vous, nous allons voir la chose ensemble.”

Et saint Pierre prit son gros livre, l'ouvrit, mit ses besicles :

“ Voyons un peu : Cucugnan, disons-nous. Cu.. Cu.. Cu.. Cucugnan. Nous y sommes, Cucugnan.. Mon brave monsieur Martin, la page est restée blanche... Pas une âme, pas plus de Cucugnanais que d'arêtes dans une dinde.

“ Comment ! personne de Cucugnan ici ! Personne ! ce n'est pas possible ! regardez mieux...”

“ — Personne, saint homme. Regardez vous-même, si vous croyez que je plaisante.

Moi, pécaire, je frappais des pieds et, les mains jointes, criais miséricorde.

Alors saint Pierre :

“ — Croyez-moi, monsieur Martin, il ne faut pas vous mettre ainsi le cœur à l'envers, car vous pourriez en avoir quelque mauvais coup de sang. Ce n'est pas votre faute, après tout. Vos Cucugnanais, voyez-vous, doivent faire à coup sûr leur petite quarantaine en purgatoire.

“ — Ah ! par charité, grand saint Pierre, faites que je puisse au moins les voir ! les voir et les consoler ! !



— Volontiers, mon ami !... Tenez, chaussez vite ces sandales, car les chemins ne sont pas beaux du reste... voilà qui est bien... Maintenant, cheminez, cheminez droit devant vous. Vous voyez là-bas, au fond, en tournant ? Vous trouverez une porte d'argent toute constellée de croix noires... A main droite... vous frapperez, on vous ouvrira... Adessias ! Tenez-vous ferme et gaillardet."

Et je cheminai... je cheminai !...

Quelle battue ! J'ai la chair de poule, rien que d'y songer. Un petit sentier, plein de ronces, d'escarboucles, qui luisaient, et de serpents qui sifflaient, m'amena jusqu'à la porte d'argent.

— Pan ! Pan !

— Qui frappe ? me fait une voix rauque et violente.

— Le curé de Cucugnan.

— De... ?

— De Cucugnan.

— Ah !... entrez.

J'entrai, un grand bel ange, aux ailes sombres comme la nuit, avec une robe resplendissante comme le jour, avec une clef de diamants à sa ceinture, portant un gros livre, plus gros que celui de saint Pierre.

— Finalement, que voulez-vous et que demandez-vous ? dit l'ange ?

— Bel ange de Dieu, je veux savoir, — je suis bien curieux peut-être, — si vous avez ici les Cucugnanais.

— Les ?...

— Les Cucugnanais, les gens de Cucugnan, que c'est moi qui suis leur prieur.

— Ah ! l'abbé Martin, n'est-ce pas ?

— Pour vous servir, monsieur l'ange.

— Vous dites donc Cucugnan..."

— Et l'ange ouvre et feuillette son grand livre, mouillant son doigt de salive pour que le feuillet glisse mieux..."



— Cucugnan, dit-il en poussant un long soupir... Monsieur Martin, nous n'avons en purgatoire personne de Cucugnan.

— Jésus ! Marie ! Joseph ! personne de Cucugnan en purgatoire ! A Dieu ! ô grand Dieu ! où sont-ils donc ?

— Eh ! saint homme, ils sont en paradis ! Où diantre voulez-vous qu'ils soient ?

— Mais j'en viens, du paradis...

— Vous en venez !... Eh bien ?

— Eh bien ! ils n'y sont pas !... Ah ! bonne mère des anges !...

— Que voulez-vous, monsieur le curé ? s'ils ne sont ni en paradis ni en purgatoire, il n'y a pas de milieu, ils sont..."

“ — Sainte-Croix ! Jésus, fils de David ! ai ! ai ! ai ! est-il possible ?... serait-ce un mensonge du grand saint Pierre?...

“ Pourtant je n’ai pas entendu chanter le coq... ai ! pauvres nous ! comment irais-je en paradis, si mes Cucugnans n’y sont pas ?

“ — Ecoutez, mon pauvre monsieur Martin, puisque vous voulez, coûte que coûte, être sûr de tout ceci, et voir de vos yeux de quoi il retourne, prenez ce sentier, filez en courant, si vous savez courir... vous trouverez à gauche, un grand portail. Là, vous vous renseignerez sur tout. Dieu vous le donne !”

“ Et l’ange ferma la porte.

“ C’était un long sentier tout pavé de braise rouge. Je chancelais comme si j’avais bu ; à chaque pas, je trébuchais, j’étais tout en eau, chaque poil de mon corps avait sa goutte de sueur, et je haletais de soif... Mais, ma foi ! grâce aux sandales que le bon saint Pierre m’avait prêtées, je ne me brûlais pas les pieds.

“ Quand j’eus fait assez de faux pas clopin clopant, je vis à ma main gauche une porte... non, un portail, un énorme portail tout bâillant, comme la gueule d’un grand four.

“ Oh ! mes enfants, quel spectacle !...

“ Là on ne me demande pas mon nom ; là, point de registre. Par fournées et à pleine porte, on entre là, mes frères, comme le dimanche vous entrez au cabaret.

“ Je suis à grosses gouttes, et pourtant j’étais transi, j’avais le frisson. Mes cheveux se redressaient. Je sentais le brûlé, la chair rôtie, quelque chose comme l’odeur qui se répand dans notre Cucugnan quand Eloy, le maréchal, brûle pour la ferrer la botte d’un viel âne.

“ Je perdais haleine dans cet air puant et embrasé, j’entendais une clameur horrible, des gémissements, des hurlements, des juréments.

“ Eh bien ! entres-tu ou n’entres-tu pas, toi ? — me fait en me piquant de sa fourche, un démon cornu.

“ Moi ? je n’entre pas, je suis un ami du bon Dieu !

“ — Tu es un ami de Dieu !... Et ! b... de teigneux ! que viens-tu faire ici ?...

“ — Je viens !... ah ! ne m’en parlez pas, que je ne puis plus me tenir sur mes jambes... Je viens... Je viens de loin... humblement demander... si... si par coup de hasard... vous n’auriez pas ici... quelqu’un... quelqu’un de Cucugnan !...

“ — Ah ! feu de Dieu ! tu fais la bête, toi, comme si tu ne savais pas que tout Cucugnan est ici. Tiens, laid corbeau, regarde et tu verras comme nous les arrangeons ici, les fameux Cucugnans !...

“ Et je vis, au milieu d’un épouvantable tourbillon de flamme :

“ Le long Coq-Galine, — vous l’avez tous connu mes frères, — Coq-Galine, qui se grisait si souvent et si souvent secouait les puces à sa pauvre Clairon.

“ Je vis Pascal Doigt de Poix, qui faisait son huile avec les olives de M. Julien.

“ Je vis Barbet la glaneuse, qui, en glanant, pour avoir plus vite noué sa gerbe, puisait à poignée aux gerbiers.

“ Je vis maître Crapasi, qui huilait si bien la roue de sa brouette.

“ Et Dauphine qui vendait si cher l'eau de son puits.

“ Et puis Tortillard, qui, lorsqu'il me rencontrait portant le bon Dieu, filait son chemin, la barette sur la tête et la pipe au bec... et fier comme Artaban... comme s'il avait rencontré un chien.

“ Et Ouleau avec sa zette, et Jacques, et Pierre, et Toni...”

Emu, blême de peur, l'auditoire gémit, en voyant l'enfer tout ouvert, qui son père et qui sa mère, qui sa grand'mère et qui sa sœur...

“ Vous sentez bien, mes frères, reprit le bon abbé Martin, vous sentez bien que ceci ne peut pas durer. J'ai charge d'âmes, et je veux, je veux vous sauver de l'abîme où vous êtes tous en train de rouler tête première. Demain je me mets à l'ouvrage, pas plus tard que demain. Et l'ouvrage ne manquera pas ! Voici comment je m'y prendrai. Pour que tout se fasse bien, il faut tout faire avec ordre. Nous irons rang en rang, comme à Jonquières quand on danse.

“ Demain, lundi, je confesserai les vieux et les vieilles. Cela n'est rien.

“ Mardi, les enfants. J'aurai bientôt fait.

“ Mercredi, les garçons et les filles. Cela pourra être long.

“ Jeudi, les hommes. Nous couperons court.

“ Vendredi, les femmes. Je dirai : pas d'histoires.

“ Samedi, le Meunier !... Ce ne sera pas trop d'un jour pour lui tout seul...

Et, si le dimanche nous avons fini, nous serons bien heureux.

“ Voyez-vous, mes enfants, quand le blé est mûr, il faut le couper ; quand le vin est tiré, il faut le boire. Voilà assez de linge sale, il s'agit de le bien laver.

“ C'est la grâce que je vous souhaite.

“ Amen. ”

Ce qui fut dit fut fait. On coula la lessive.

Depuis le dimanche mémorable, le parfum des vertus de Cucugnan se respire à dix lieues à l'entour.

Et le bon pasteur, M. Martin, heureux et plein d'allégresse, a rêvé l'autre nuit que, suivi de tout son troupeau, il gravissait en resplendissante procession, au milieu de cierges allumés, d'un nuage d'encens qui embaumait et des enfants de chœur, qui chantaient TE DEUM, le chemin étoilé de la cité de Dieu !

Et voilà l'histoire du curé de Cucugnan, telle que m'a ordonné de vous la dire ce grand gueusard de Roumanille, qui la tenait lui-même d'un autre bon compagnon.

ALPHONSE DAUDET.



## Le Chef-d'Œuvre de Dieu

---

**Q**UAND il eut tout créé, cieux clairs, oiseaux siffleurs,  
Montagnes de granit, rivières vagabondes,  
Quand, du bout de son doigt, il eut brodé les fleurs,  
Et, du bout de son pied, donné le branle aux mondes,

Dieu fit l'homme et, voulant lui montrer l'univers,  
Il prit sa main débile en sa main grandiose,  
Puis l'amena près des lacs bleus, près des bois verts,  
Comme un grand aïeul doux menant un enfant rose.

Or l'homme vit soudain cent fleurs aux tons joyeux,  
Déroulant dans l'azur cent fraîches banderoles,  
Oh ! si belles, vraiment si belles, pour ses yeux,  
Qu'il eut voulu mourir en baisant leurs corolles !

“ Oh ! comme c'est joli ! ” dit-il, joignant les mains.  
Et, tombant à genoux, comme un enfant qui n'ose,  
L'homme, pour s'embaumer tout le long des chemins,  
Se pencha sur les fleurs et cueillit une rose.

Alors Dieu le mena vers les grands monts, et puis  
Il lui montra la neige à leur épaule altière,  
Si blanche que les yeux se fermaient, éblouis,  
Comme deux bleuets las et pâmés de lumière.

“ Comme c'est joli ! ” dit l'homme radieux,  
 Et, voyant s'écrouler une brusque avalanche,  
 Pour s'égayer en route et se charmer les yeux,  
 Il prit sur la montagne un peu de neige blanche.

Alors Dieu l'emporta dans le ciel chatoyant  
 Et lui montra des vols d'étoiles éternelles :  
 Si douces, qu'on voudrait pleurer en les voyant,  
 Pleurer et tout à coup prendre l'essor vers elles !

“ Oh ! comme c'est joli ! ” dit-il, les bras tendus,  
 Et, pour illuminer ses nuits aux sombres voiles,  
 Comme on attrape au vol deux papillons perdus,  
 Il fit un bond et prit dans l'ombre deux étoiles.

Or, comme il était las d'avoir tant cheminé,  
 L'homme qui retournait à la terre morose,  
 S'endormit, dans un pli de l'azur satiné,  
 Ayant à ses côtés étoiles, neige et rose.

Et le bon Dieu, voulant que l'homme, à son réveil,  
 Vit en un seul objet ces choses mirifiques :  
 Neige aux pures blancheur, rose à l'éclat vermeil,  
 Etoiles aux rayons doux et béatifiques,

Voulant qu'il fût heureux. voulant qu'il fût joyeux,  
 Voulant qu'il n'eût plus rien à désirer au monde,  
 Qu'il ne regrettât plus les anges, ni les cieus,  
 Mais qu'il vécût vibrant dans l'extase profonde,

Dieu prit astres, fleur, neige en ses doigts glorieux,  
 Et, rêvant un chef d'œuvre avec cet amalgame,  
 Fit de la neige un corps, des étoiles deux yeux,  
 De la rose une bouche et du tout une Femme.

JEAN RAMEAU.



*Vers improvisés sur un Album*

Le livre de la vie est le livre suprême  
 Qu'on ne peut ni fermer ni rouvrir à son choix ;  
 Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,  
 Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même ;  
 On voudrait revenir à la page où l'on aime,  
 Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

LAMARTINE.



# Y A N

I



“ Sega, liga ! — sega, liga !  
— sega, liga ! ”

Les frivoles cigales, qui ont le bon goût de s'exprimer en gascon, chantent interminablement ainsi, dans le bassin de l'Adour au dire des paysans landais.

“ Sega, liga ! — Sega, liga ! ”

Cela signifie : Scier, lier !  
Scier le froment, lier le froment !

Et, dès que l'insecte méridional lance au milieu des pins sa frénétique chanson, les laboureurs prévenus aiguissent leurs longues faux, puis abattent, avec de grands gestes bruissants, les belles nappes jaunes du blé.

“ Sega, liga ! ”

Cette après midi de juillet, les cigales harassées clamaient cela, désespérément, dans la plaine de Salignacq, en faisant vibrer leurs ailes diaphanes et dures comme des lames de cristal.

Le ciel était chauffé à blanc ; le soleil — un royal soleil de Gascogne — semblait se fondre en tendresse sur les landes plates ; et, dans les sables torréfiés, les pins rigides aux flancs meurtris avaient l'air de gigantesques torches de résine, prêtes à prendre feu.

Dans cette température de fournaise, un homme allait : le vieux Yan du Bignaou, — Jean Duvignau, comme disent les messieurs qui connaissent le français. — Il allait sur un mulet, sur un mulet maigre escorté par de grosses mouches bourdonnantes, aux dards perçants comme des stylets.

— Va, Briquet, va !

Et Briquet — c'était l'humble nom de l'animal — poursuivait son petit trot, les yeux méfiants, la queue éperdue, tandis que Yan, son maître, une branche feuillue dans la main, chassait avec paternité, de temps à autre, les taons faméliques acharnés sur sa monture.

Yan, — dans le pays, on prononce Yann, — un paysan grand sec, tout droit. Age : soixante ans. Profession : laboureur. Signe particulier : millionnaire. Au-dessus des joues, deux pommettes saillantes et bien roses. Dans le front, deux petits yeux bien clairs et bien francs. Les cheveux ras, la bouche large, le menton pointu. Sur le devant du cou, deux nerfs très raides et très

apparents qui tiraillaient la tête, l'un à droite, l'autre à gauche deux nerfs qui semblent, à chaque instant, devoir crever la peau. Sur tout le reste de la figure, cette teinte basanée et noble qui est la teinte de la terre du pays.

— Va, Briquet ! va !

Les vêtements ? simples et dignes. Un pantalon de coutil convenablement rapiécé. Une sorte de blouse fanée : la *chamarre*. A la tête, un béret de laine bleue. Aux pieds, des espadrilles de toile blanche. Enfin, deux larges anneaux d'or aux oreilles.

Et sous cette défroque ? Un corps rare, doué de muscles célèbres, qui ont fait des poussees dans le temps. Yan est respecté à dix kilomètres à la ronde. Les commères les plus ignares, les gamins les moins initiés savent que Yan porte sa charrue sur son dos, en revenant du labour, et qu'une fois, l'un de ses bœufs étant tombé malade, il a trainé un char plein de maïs à lui tout seul. Ce qui lui valut alors, dit-on, l'estime d'une fort jolie dame de la ville.

Du reste, un estomac sain, un cœur vigoureux, un cerveau de puissance moyenne, avec les quelques fêlures indispensables pour rendre un sujet intéressant ; une âme simple, avec les trois ou quatre défauts nécessaires pour rendre un homme sympathique.

Ici, les vices, très respectables, sont : une avarice basse, un entêtement irréfléchi, et un superbe esprit de routine fort apprécié dans la région.

Yan doit sa fortune à la terre. Aussi aime-t-il son pays d'un amour invraisemblable. Dans son sommeil, il rêve des campagnes vertes et grasses, qu'il presse fantastiquement dans ses longs bras.

Mais, s'il adore sa commune de Salignacq, et, par extension, son canton, son département, il exècre tout le reste du globe. Les régions lointaines n'ont que son mépris. Paris surtout est l'objet constant de ses anathèmes : Paris qui gâte les fils de paysans riches, avec ses mœurs ; Paris qui corrompt les travailleurs des champs, avec ses journaux ; Paris, cause de l'enchérissement des salaires, et de la fainéantise des employés, et de la rapacité des percepteurs ; Paris, qui fait toutes les crises ouvrières, commerciales et agricoles ! Sata-né Paris !

Lui a pour mission, ici-bas, de protéger la Gascogne contre Paris. Il le pense très sérieusement. Aussi ne laisse-t-il échapper aucune occasion de déblatérer contre la grande ville. Toutes les modes nouvelles sont rigoureusement proscrites de Salignacq, car Yan est propriétaire de la moitié de la commune. Il ne souffre pas que ses colons s'expriment en français. Il prend de préférence des journaliers illettrés, des servantes niaises et malpropres. Enfin pour donner l'exemple, il va vêtu comme un chiffonnier, lui, le millionnaire ; et parfois il s'ingénie à paraître grossier, ignorant et trivial, par un héroïque amour du terroir.

— Va, va, Briquet !

Ce jour-là, Yan du Bignaou revenait de Chalosse, où il était

allé compter les gerbes de froment dues par ses fermiers. Briquet accélérât son trot. Là bas, à travers le semis grêle des pignardars, il sentait l'écurie avec son odorante fourchée de foin au rate-lieu. Et il trottaït, trottaït, en enfonçant dans le sable fin, dans le sable ardent comme une braise, ses gros sabots de bête campagnarde.

Il pouvait être midi. Au loin, un beuglement de cor appelait des paysans à la soupe. Le soleil blessait les yeux. Briquet, blanc d'écume, enfla un petit sentier tortueux qui suivait les caprices d'un ruisseau infime, pitoyable, mort de soif, dont le soleil paraissait boire les suprêmes gouttes. Puis tout à coup, on se trouva devant le Lü, une rivière rousse, à demi ensablée. Là, Briquet hennit. Et Yan, dont la peau semblait cuite, vulcanisée, dure comme un parchemin, eut un long soupir de béatitude.

L'homme et la bête avaient eu le même soulagement attendri, l'exquise sensation de revoir, brusquement, le bon pays natal et familier.

C'était là-bas, à gauche, de l'autre côté de l'eau. Il n'aurait fallu que cinq minutes pour s'y rendre, sans cette rivière absurde. Mais voilà que l'unique pont se trouvait à une demi-lieue : un détour épouvantable ! Et Yan maudissait le conseil municipal de sa commune en termes énergiques, chaque fois qu'il revenait ainsi de Chalosse. En voilà des brigands ! Et penser que son fils, oui, André Duvignau en personne, en était, de cette bande !

Ici, Yan du Bignaou ramena son béret sur ses yeux, d'un coup de main, et lâcha le grand juron pour lequel, chaque année, son confesseur lui donnait trois chapelets à dire :

— Diou biban !

Enfin, chaque famille a sa honte, n'est-ce pas ? Lui avait cet André... Ah ! un monsieur, parbleu ! Un monsieur qui porte chapeau, et qui s'exprime en français, qui a été à Paris, et qui y a dépensé... Diou biban !

Ce jour-là, le courroux de Yan avait un fort prétexte de plus. Sur le bord du Lü, ce fils André faisait bâtir un château ridicule. On le découvrait de là. Cette hideur de pierre



encore entourée d'échafaudages et hérissée de balcons incongrus... parfaitement, c'était ça !

Yan cracha avec frénésie. Cette bâtisse lui donnait des nausées.

— Cinquante mille francs, Briquet ! confia-t-il à son compagnon placide, cinquante mille francs, cette tour de Babel !

Et il se renfonça le béret sur les yeux, pour n'être pas blessé par la vue de cette construction impudente.

Mais, à côté, basse et d'adorable mauvais goût, lui apparut la maison chère où il était né, et où il voulait mourir : le Bignaou tant incommode, le Bignaou tant aimé. Et les yeux de Yan s'étoilèrent, choyés par cette vision bonne et chatouilleuse aux prunelles comme si le paysage avait été en velours ?

C'était un pâté de maisons désordonnées, jurant les unes auprès des autres comme une bande d'Espagnols ivres. Toutes vieilles, toutes ratatinées, toutes flanquées de constructions bizarres semblables à des excroissances de pierres qui leur auraient poussé dessus. Les murs avaient des ventres ; les croisées incorrectes semblaient des grimaces dans la blancheur des façades ; et, à cause d'une grange énorme bâtie au midi, il régnait, dans toute la maison principale, une humidité d'aquarium, qui ébauchait des champignons sur le dos des habitants. Mais basta ! le père de Yan avait vécu quatre-vingt-sept ans là dedans ! Or le fils se promettait bien de suivre son exemple, Diou bibostes !

Et Yan, raide sur ses étriers, poussa un vigoureux grognement dans l'air, le thorax à l'aise et le gosier puissant pour se prouver la force de ses poumons.

Des prairies, des saulaies, des rangs grandioses de platanes aux troncs blancs et lisses comme des torsos de lutteurs, puis voici la monstruosité architecturale de M. Duvignau fils, qui s'étale dans toute sa révoltante magnificence.

— Certainement non ! pensa Yan, ce qui arriva autrefois à la tour de Babel, ça n'est pas vrai ! Car si... Mais silence !

Yan entrevit une pénitence de trois nouveaux chapelets, par le vœu plus ou moins catholique qu'il allait émettre là ; et il serra ses lèvres minces avec vertu.

Il faisait plus chaud. Le soleil jetait des laves sur les épaules. Au couchant, de petits nuages blancs s'avançaient, frisés comme des chevelures. Yan suivait sur le mulet écumant. Il avait une soif à boire la Lü. L'eau qu'il voyait luire à ses côtés, lui faisait danser l'estomac de convoitise. Il ferma les yeux.

Mais il les rouvrit soudain.

Un grand bruit, un long bruit assourdissant, comme si toute la Gascogne s'écroulait dans le troisième dessous de la terre, était venu frapper ses oreilles.

— Ah ! mon Dieu ! Briquet ! cria Yan.

Et Briquet, effrayé, se dressa sur ses pieds de derrière.

— Mais qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il ? poursuit Yan du Bignaou.  
Et rien ne s'aperçut. Non, le ciel n'était pas tombé ?  
Mais alors, ayant voulu jeter les yeux sur le château de son fils,  
le paysan pâlit.

C'était ça !

Et ses mains tremblèrent.

C'était ça ! Une catastrophe là dedans. Un échafaudage renversé, et des cris ! Tenez, n'entendez-vous pas des cris ?



Anxieux, Yan demanda :

— Qu'y a-t-il ? Hé ! là-bas ! qu'y a-t-il ?

On ne lui répondit pas. Il vit seulement des ouvriers qui poussaient des clameurs et qui couraient en levant les bras.

— Ah ! mon Dieu ! fit le vieux paysan.

Il sentit une grande oppression sur sa poitrine et son cœur sembla bondir entre ses poumons.

Mon Dieu ! ce cri, n'est-ce pas celui d'André ?... Ah ! damné que je suis ! damné ! damné !

Il n'hésita pas. Il y

avait douze cents mètres de chemin jusqu'au pont. Il lança son mulet dans la rivière.

— Oui, à la nage Briquet ! A la nage ! Nous y sommes en deux minutes ! Va !

Briquet refusait ; Yan dut le fouetter à tour de bras.

— Là, Briquet ! il n'y a pas beaucoup d'eau, va ! Trois pieds au plus, va ! va !

Briquet alla. Il se lança dans le Lü jaune et trembla de tout son ventre au contact de l'eau. Il avança, la tête haute, les jambes impétueuses.

Deux, trois, quatre pieds ! Oui, il y avait bien quatre pieds d'eau ? Et Yan frissonna en se sentant mouiller jusqu'à la ceinture.

— Hue, Briquet ! hue !

Yan haletait.

— Damné ! se disait-il encore !

Et il regardait autour de lui, de ses yeux hagards, pour voir le démon néfaste, l'esprit pernicieux qui avait saisi sa pensée au vol, tout à l'heure, et qui l'avait réalisé instantanément.

Il toucha au bord.

— André ? appela-t-il.

Yan sauta lestement à terre, et, sans se secouer, courut vers la maison neuve.

— André !... Où est André ?..

Il aperçut tout à coup, son fils André, sous un pêle-mêle de poutres rompues, André couvert de sang. Il avait voulu grimper sur un échafaudage pour voir le panorama ; une poutrelle avait fléchi.

Le vieillard qui adorait son fils, quoi qu'il en eût dit, poussa une clameur terrible.

— *Hilh ! hilh !* appela-t-il. Oh ! ne va pas mourir au moins ! non !

Et aussitôt, il se mit, comme les ouvriers, à enlever des poutres, à enlever des planches, à enlever des plâtras, de toutes ses forces, pour délivrer son fils.

— Papa ! souffla celui-ci, quand son père eut pris son corps broyé dans ses bras, papa ! — et ses mâchoires tremblaient d'une peur bestiale, — pardonnez-moi, et prenez soin de mon enfant !

Yan envoya chercher le médecin, M. Capdepont, qui demeurait là-bas, à dix ou douze kilomètres de Salignacq, mais il n'y avait rien à faire. André mourut avant l'arrivée du docteur.

Le vieux paysan pleura toute la nuit. De temps en temps il montrait le poing au château, à cet ennemi de pierre qui venait de lui tuer son fils. Et alors il grondait :

— Tu me le payeras, toi ! tu me le payeras !

Deux jours après, André ayant été mis en terre, Yan porta de la paille dans le château inachevé, il répandit du pétrole sur les murs, il plaça quelques fagots de pin dans les angles, puis, furieusement, il alluma le tout. Le feu monta, lécha les plafonds, attaqua les poutres, allongea ses langues jaunes par les fenêtres.

— Elle brûle ! elle brûle, la tour de Babel ! cria Yan avec exaltation.

Il rentra chez lui, courut à un berceau, prit un jeune enfant dans ses bras, et alla lui montrer l'incendie énorme, l'incendie vengeur, qui dévorait le château maudit où André avait trouvé la mort.

— Il a tué papa ! disait Yan à l'enfant... Je le tue !

Le petit regardait, effrayé, sans comprendre ; et parfois il cachait sa tête contre la poitrine de l'aïeul.

Quand les murs du château restèrent seuls debout, lugubres et noircis, le vieux Yan, que cette catastrophe avait un peu détraqué, et qui, par suite de raisonnements extraordinaires avait trouvé

une cause bizarre à la mort épouvantable de son fils, le vieux Yan embrassa son petit filleul de ses lèvres tremblantes, puis, les yeux encore rougis de tous les pleurs versés, il s'écria :

— Ah ! je le jure par la mémoire de ton père ! toi, petit, tu resteras paysan comme ton parrain ?

## II

**V**OICI un beau dimanche de mars. Le soleil daigne luire, et les branches des arbres, sous ses caresses tièdes, ouvrent follement leurs petits bourgeons chatouillés.

Il y a dix-huit ans que le grand joveux et robuste Yan a perdu son fils André.

Et voici, dans la cuisine de Bignaou, assis en un vaste fauteuil garni de paille, un vieil homme ratatiné, courbé, recoquillé, allongeant vers le feu deux mains tremblantes et amaigries.

C'est l'ancien Yan, le bon laboureur herculéen, qui portait sa charrue sur les épaules.

Quand les deux mains frileuses sont assez chaudes, le vieillard prend une quenouille de roseau chargée de lin, l'attache à sa ceinture, comme fait une femme, ramasse à son côté un long fuseau de bois, et silencieusement, file, file du lin, en regardant, de ses petits yeux gris, les sarments rouges qui se tordent, dans la flamme, puis s'effondrent en braise.

Yan file ainsi, file du lin depuis dix ans. Il n'a plus l'usage de ses jambes ; il ne peut se mouvoir que sur des béquilles.

La cause ? Il le savait, l'incurable Gascon. Et une haine féroce bouillonnait en lui contre cette cause maudite qui était — naturellement — Paris !

Car si Paris n'avait pas existé, n'est ce pas, André n'y serait pas allé. S'il n'y était pas allé, il n'aurait pas songé à faire construire cette maison néfaste, s'il ne l'avait pas fait construire, il n'y aurait pas trouvé la mort, Yan ne se serait pas jeté à l'eau un jour où il était couvert de sueur ; et par conséquent — le médecin lui-même l'avait reconnu ! — ses jambes n'auraient pas attrapé ces rhumatismes atroces qui le clouaient depuis quinze ans sur un fauteuil. L'inf-ernal Paris !

D'abord il avait essayé de se révolter contre ces jambes malapprises. Il les avait traitées de la belle façon, les obligeant à marcher, à travailler, à se secouer quand même. Mais les gueuses arrachaient à Yan des cris horribles. Et enfin, un jour rendu, vaincu, renonçant à la lutte il était tombé sur ce fauteuil, s'était mis une peau de mouton sur les genoux, et patiemment, avait appris, comme il disait, le difficile métier de bon à rien.

Puis, ses jambes étaient devenues de plus en plus lourdes, les bras où toute la vie affluait étant devenus de plus en plus fébriles, il avait dû faire n'importe quoi avec ses mains : des paniers d'osier,



des monceaux de panier d'osier, qu'il envoyait vendre au marché de Dax.

Enfin, ses poignets s'étant rouillés à leur tour, il avait pris une quenouille en pleurant, voilà dix années, et, depuis lors, au coin du feu, il faisait ronronner son fuseau, ronronner, ronronner ! Et le fuseau du vieillard avait livré du fil, interminablement du fil, du fil dont on faisait tous les draps de lit, toutes les nappes, toutes les chemises de la maisonnée !.. Satané Paris !

Il s'en était un peu vengé, certes, de Paris ! Comment ? En ne lui confiant pas son petit-fils. Oh ! le gentil bambin bien sage, bien élevé,

bien Gascon qu'il avait su en faire !

Le petit-fils, c'était actuellement toute la vie du bon maniaque. Il ne voyait que lui, n'aimait entendre que lui. Yan était constamment de mauvaise humeur avec tout le monde excepté avec son cher Emile — car il s'appelait Emile — il l'avait regardé grandir avec des yeux émerveillés de mère. D'ailleurs, était-il encore un homme, le faible Yan ? Et, à sa grande surprise, il pleurait de joie souvent, de joie comme une simple fillette, quand on ne le voyait pas ; puis il disait des chapelets innombrables pour remercier le bon Dieu qui lui avait donné un filleul aussi gentil.

Emile aussi aimait bien son aïeul. D'abord, il l'appelait papa. Cela seul valait le paradis. Il l'appelait papa, et il lui rendait la vie très douce, et il le consolait de tous les enfants et de tous les amis que Yan avait perdus dans le cours de sa longue existence. Emile : voilà tout ce qui restait de son sang, de sa chair, de son âme. Tous les autres, issus de lui, étaient retournés au limon primitif. Et la tendresse de l'aïeul en était décuplée.

C'était Yan qui lui avait appris à parler. A trois ans, quand son père était mort, il bredouillait le français, l'innocent petit. Mais son parrain sut faire oublier rapidement cette langue de sauvages ; et six mois après, le jeune Emile du Bignaou commençait délicieusement à gasconner.

— Prends garde ! lui disait Yan, en roulant de gros yeux ; si tu n'es pas sage, Paris va te manger !

Paris, pour Emile, c'était le Loup.

Il en eut peur longtemps.

Yan fut d'abord son seul professeur. Il lui apprit tout ce qu'il savait lui-même ; puis, bien des choses qu'il ne savait pas, mais qu'il trouvait dans des livres, — dans des livres français, hélas ! —

celles-là, il les déposait dans le cerveau de son filleul, sans en garder personnellement la moindre parcelle — sa mémoire de vieillard lui rendait de ces services. Plus tard quand Emile eut dix ans, Yan, qui se sentait toujours capable de laisser à son héritier un bon million, consentit à interner l'enfant au collège de Dax, pendant quelque temps. Il fallait bien que le jeune du Bignaou parut aussi scélérat qu'un autre, aux yeux des jeunes filles à marier !

Donc, ce matin de mars, dix-huit ans après la mort d'André, Yan filait silencieusement, au coin du feu, quoique ce fût un péché véniel de travailler le dimanche, et il se sentait heureux, les genoux sous la peau de mouton, les yeux égarés par le bon soleil revenu.

Tout à coup, à côté de la cuisine, dans cette grande salle particulière à toutes les maisons du pays, salle dénommée : le *Séou*, il entendit un grand frôlement de feuilles, comme si un arbre s'était avisé d'entrer.

Yan comprit, et il se retourna vivement vers la porte du séou.

— Ha ! ha ! cria-t-il, en voyant arriver un jeune homme joyeux, qui portait sur son épaule une longue tige de laurier — tu l'as bien choisie, Emile !

Et il se débarrassa aussitôt de sa quenouille.

Emile était actuellement un agréable garçon de vingt et un ans, à figure blanche comme un visage de demoiselle. Presque pas de barbe encore : trois douzaines de poils de chaque côté de la bouche, et un léger duvet sous les oreilles.

Il donna la grande branche de laurier à son aïeul et s'assit à côté de lui.



Il portait un béret bleu, des sabots noirs, une veste brune. Il était maigre, petit, délicat. Ses yeux jaunes faisaient une bonne lumière chaude.

Le vieux Yan, qui se croyait toujours un soleil sur le dos quand son petit-fils était là, prit la belle branche de laurier et l'inspecta avec soin. Cette branche, on allait la porter à l'église, dans un moment, — ce dimanche, c'était la fête des Rameaux, — et la faire défiler sous le goupillon

de M. le curé, afin que chaque feuille de l'arbuste béni, jetée au feu, écartât les grêlons de l'enfer, pendant l'été, et éloignât la chanson des hiboux mélancoliques, durant l'hiver.

Et Yan ouvrit un couteau crochu qu'il avait dans sa poche, puis se mit à émonder la grande branche de laurier, en reculant sa tête, de temps à autre, pour examiner son œuvre.

Emile, fort attentif, le regarda besogner pendant quelques minutes. Mais bientôt il se leva et marcha nerveusement dans la cuisine.

— Vous.. vous.. vous savez, papa ! dit-il en bégayant subitement, comme il faisait certains jours, quand il éprouvait une forte émotion, vous savez que le député est arrivé hier ?

Yan eut un sourire douloureux. Un député ! s'accuser d'un député ! d'un monsieur de Paris ! Honte !... Il feignit de ne pas entendre.

Emile comprit la pensée du vieillard et il rougit légèrement ; car, malgré sa bonne volonté, il n'avait pu apprendre à ne pas rougir, au collège.

Yan émondait toujours sa branche, artistement, en faisant clignoter ses petits yeux inspirés.

— Vois-tu, Emile, dit-il en travaillant, une branche de laurier qu'on va offrir à la bénédiction de Dieu doit être polie comme une mariée à l'autel. Ah ! l'on a perdu, dans les campagnes, l'art d'orner les rameaux ! Il n'y a plus que certains barbons, par-ci, par-là, qui sachent ciseler des branches comme des sceptres. Moi, jadis, quand mes poignets ne boudaient pas au travail, je préparais les lauriers de tous mes voisins.. Oui, mon petit ! Et je te jure que les tiges qui sortaient de mes mains auraient fait bonne figure à côté de la crosse dorée de l'évêque d'Aire ! Peuh ! aujourd'hui, on porte des branches de laurier à l'église comme des fagots de bois au four ! On croirait, saint Yan me pardonne ! qu'on va faire cuire le bon Dieu ! Ah ! satané Pa..

Mais Yan interrompit son anathème. La culpabilité de Paris ne sautait pas aux yeux, d'abord, Puis Emile ne l'écoutait pas.

L'aïeul le regarda d'un air foudroyant :

— Eh bien, gronda-t-il, après tout, ce député... quoi ? Qu'est-ce qu'il a d'extraordinaire ?

— Mais, papa !

— Va donc ! Si tu crois que je ne sais pas ce qui se passe sous ton béret ! Un député ! Eh bien oui : un monsieur qu'on envoie à Paris parce qu'il peut être nuisible dans sa province. N'est-ce pas là quelque chose de bien phénoménal ? Un député ?

Yan s'arrêta. Puis, d'une voix aiguë comme une vrille :

— Est-ce que tu n'aurais pas rêvé d'être son gendre, par hasard !

— Moi ? oh !

— Oui ! oui ! je sais. Il a une fille ! Dix-huit ans, paraît-il. C'est du joli, de la baudruche soufflée ! On n'aurait qu'à la presser comme ça, tiens ! la fille de député : fff ! plus rien dedans, évaporée !

— Papa ! mais je...

— Ça n'existe pas, te dis-je. Toujours malade et pâle !... Jésus ! On voit le jour à travers. On en ferait des lunettes !

— Mais je n'ai jamais pensé...

— Assez ! je sais parfaitement que son arrivée met le pays en ébullition. On ne parle que de ça, du Lü au Gave. Diou biban ! C'est pourtant un beau sujet de conversation ! M. Brion, notre député, un Parisien qui a des biens au pays, vient passer les vacances ici, dans son château de la Taulade, parce que les médecins ont conseillé à sa fille de séjourner dans le Midi. Est-ce assez palpitant ! Et voilà de quoi jacassent toutes les commères de Salignacq. Ma vache bretonne est capable d'en véler d'émotion ! On croirait que la lune nous est tombée sur la tête !... Hein ! tu dis ?... Ce sont de braves gens ? Allons donc ! Veux-tu que je t'apprenne, moi, pourquoi il nous arrive ? Pour sa fille, déclare-t-il. Pas vrai ! Tout bonnement pour préparer la réélection ! Ah ! je le vois venir !... Mais patience !

— Papa, vous avez voté pour lui !

— Parbleu ! Il faut bien voter pour quelqu'un ! Si ça m'amuse, moi ! On n'a pas de branches de laurier à préparer tous les jours !... Tiens, regarde-moi donc ça, petit !

Et Yan, qui avait manœuvré nerveusement du couteau, montra à son filleul un semblant de tête d'ange qu'il venait de sculpter dans sa tige.

— Hein ? peut-il y en avoir, mais peut-il en avoir de plus joliment figués au Paradis ?

Il continua. La branche avait déjà du style, On voyait d'abord un manche droit, long d'un mètre cinquante, puis le feuillage partait dru, sombre, taillé en cône et couronné d'une élégante aigrette. Et les mains de Yan vibraient de joie. Ah ! depuis si longtemps elles n'avaient fait si aimable besogne ! Autrefois, ces mains taillaient la vigne, semaient le maïs, dirigeaient dans le sol le glaive brutal de la charrue, ou flattaient, pendant les siestes embrasées, la poitrine haletante des bœufs. Oh ! les belles années de la jeunesse !

Ce matin-ci, elles s'acharnèrent sur le laurier, les mains du vieillard ; et dans le feuillage de l'arbuste tranché, les menues fleurs rondes semblaient lui sourire, comme de petites têtes odorantes. Avec la pointe de son couteau, il orna minutieusement le manche, dessina des rangs fantasques de croix, de circonférences, de becs d'oiseaux. Et quand le manche en fut pittoresquement recouvert, il prit des roses, des violettes, des primevères, toutes les fleurs du jardin, préalablement cueillies par une servante, et en attacha des poignées ici et là, dans le branchage touffu du laurier ; ce qui composa un grand cône fleuri et bizarre, une monstruosité de plante invraisemblable, de végétal inédit, exhalant des parfums tendres, violents, délicats, incongrus, qui stupéfiaient les narines, exhibant

un fouillis de couleurs roses, vertes, jaunes, bleues, ponceau ou pivoine, qui ahurissaient les yeux. Enfin, par dessus le tout, dans l'aigrette triomphale de la cime, il suspendit, très apparent et très inattendu, — les grands artistes ès rameaux avaient souvent de ces inspirations étranges, — un pain, un grotesque pain de deux sous, d'un bête à faire peur !

— Hein ! s'exclama Yan, achevant son œuvre d'un coup de pouce ; si le bon Dieu va être flatté de descendre là-dessus !

Mais il frémit d'indignation :

Emile lui tournait le dos.

— Scélérat ! lança le vieillard.

Et ses jambes paralysées eurent un frisson de honte.

— Voilà comment tu t'occupes de moi, païen !. Ah ! oui, je vois ! grinça-t-il. Le député ! tu regardes si le député arrive ! Car il doit aller à la messe, dans sa voiture à deux chevaux !

— Mais, papa, je vous assure que..

— Tais-toi ! Et moi aussi, je vais aller à la messe ! Et nous allons voir, Diou hiban, lequel des deux, du député ou de moi, aura le plus de succès !

Et se retournant vers le séou, il appela :

— Poutoun ! attelle les bœufs au char vert, lave leurs pieds, cire leurs cornes et mets sur leurs têtes la peau de mouton des grandes foires !

Et à la servante :

— Fillon ! voici la clé de l'armoire, apporte moi ma chamarrée bleue, mes sabots vernis, et la ceinture de soie rouge que m'avait donnée ma défunte femme ! La rouge, tu entends bien, Fillon ?

Puis, à Emile, en prenant son essor sur ses hautes béquilles :

— Ton député, enfant ? ton député !... Mais le suisse de la cathédrale de Dax pourrait venir, petit ? il ne m'irait pas là !

Et le vieux Yan plongea promptement sa tête dans le bassin du puits, afin de procéder à la toilette des grands jours.

JEAN RAMEAU.

(A suivre)





# UNE RENCONTRE

## PIECE EN I ACTE

PAR H. DE BRISAY

PERSONNAGES : JEANNE, 20 ans, JEAN, 24 ans.

Cette comédie a été jouée par M. LERAND, DU GYMNASÉ, — M<sup>LE</sup> LUCE COLAS, DE L'ODÉON, qui ont bien voulu poser pour les photographies représentées ci-dessous.

Le théâtre représente un coin de gare, la nuit. Sur un banc adossé à un mur couvert d'affiches multicolores, une femme est assise enfoncée dans une mante sombre. Autour d'elle, des sacs de tapisserie, gonflés, et des paniers et un parapluie. Jean est encore en uniforme, mais en petite tenue : il a sur l'épaule une musette tourmentée de bosses redoutables.

### SCENE UNIQUE. — Jeanne, Jean.

**J** JEAN poliment, à Jeanne. — Voulez bien que je m'assoie, madame ?

**JEANNE aimable.** — Mais oui, monsieur, à votre aise.  
(Elle se range un peu pour lui faire place.)

**JEAN s'installant.** — Je ne sais pas ce qu'ils m'ont dit, si c'est dans une heure ou tout d'suite. . . On comprend rien quand est-ce qui parlent. . . Enfin, ils appelleront bien. . . pour sûr.

**JEANNE.** — Oh oui !. . . ils crient tout l'temps. . . C'est bien à Châlons que vous allez ?

**JEAN.** — Non, j'vais à Paris. . . d'abord.

**F** (A ce moment précis, et sur un mouvement malencontreux de Jeanne, tous les paquets dégringolent.)

**JEAN se levant.** — Attendez, j'vais vous caler ça.

**JEANNE.** — Vous donnez donc pas la peine !

**JEAN.** — Mais si, mais si.

(Il arrange les paquets le mieux qu'il peut. En mettant un sac sur les genoux de Jeanne, il l'a bien vue.)

**JEAN se rasseyant.** — Tiens, mais vous êtes jeune !. . .

**JEANNE riant de toutes ses dents.** — Oui donc !. . . J'ai pas vingt ans.

**JEAN.** — Et moi qui vous appelais madame ! Vous êtes pas mariée, pour sûr.

**JEANNE riant.** — J'ai encore l'temps.

**Jean se rapprochant.** — Et puis vous êtes gentille tout plein.

**JEANNE.** — En v'là des bêtises !



JEAN. — Y a pas.. j'vas vous embrasser !

(Il se lève à moitié et se penche vers elle.)

JEANNE le repoussant d'une bourrade formidable.

— Restez donc tranquille, na ! Voulez-vous m'offenser à c't'heure ?

JEAN — Oh là là ! quoi... c'est pour rire !

JEANNE. — J'aime pas rire comme ça, c'est pas honnête !

JEAN furieux contre lui-même, mais voulant prendre un air digne. — C'est bon, c'est bon !.. (Silence.)

Jean après avoir fait des tentatives désespérées pour paraître indifférent, remarque Jeanne qui, ayant tiré d'un sac une grosse poire, y mord à pleine bouche. Désireux de montrer qu'il a aussi des provisions de voyage, il fait sortir d'une poche de sa culotte un litre et de l'autre des œufs durs. Il installe sur le banc, après s'être reculé, la bouteille entre lui et Jeanne, comme une menaçante borne-frontière, et commence à éplucher un œuf, le corps penché, les coudes aux cuisses, coiffant de temps en temps des regards souvois sur Jeanne qui, impassible, rongé toujours un beurré gris.

JEAN avec un effort, désignant la bouteille. — On a soif, quand on mange.

(Jeanne reste muette, semblant absolument détachée des choses d'ici-bas.)

JEAN insistant. — On a soif.. Si vous voulez boire..

JEANNE rageuse. — Mais non..

JEAN. — J'y ai pas encore touché..

JEANNE froide. — Merci bien, monsieur, j'ai pas soif.

JEAN. — Vous v'là fâchée, à présent.

JEANNE. — Non, j'suis pas fâchée.

JEAN humble. — Alors, buvez un p'tit peu. Allons, voyons, faites pas la méchante.

JEANNE se laissant attendrir. — Tout d'même, pour vous faire plaisir.

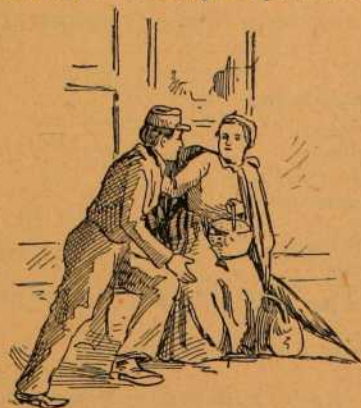
JEAN débouchant la bouteille et la lui tendant. — Tenez..

JEANNE après avoir bu. — Ça fait du bien, ça réchauffe.

JEAN — J'vous l'disais. Regardant la bouteille. Hé ben ! mon vieux.. Si c'est tout ça qu'vous avez bu !.. Encore un peu.

JEANNE. — Non, non, merci,

j'en ai assez, vrai de vrai.



JEAN. — Alors . . . à la vôtre !

(Il boit doucement et longtemps).

JEANNE. — Merci.

JEAN. — Ah ! ça fait du bien par où ça passe.

JEANNE. — Oh oui ! c'est très bon l'bon vin.

JEAN. — Pour sûr. Et puis, ici, c'est bien l'pays à ça.

JEANNE. — Y en a chez nous qui vaut quasiment le baume de M. Cordelais. Mon père dit toujours que pour boire un vin comme ça, faudrait avoir le cou long comme un peuplier . . .

JEAN riant. — Il a raison, il a raison ! Il aime à rire alors, votre vieux.

JEANNE. — Des fois ! . . Oh ! il est pas méchant.

(Pendant les dernières répliques, Jeanne a tiré des poires de son sac et les offre à Jean.)

JEANNE. — Tenez, voilà pour vot' route.

JEAN. — Oh ! les belles poires, les belles poires !

JEANNE. — C'est d'not'en-clos.

JEAN. — Mais y vous en restera plus pour vous.

JEANNE. Que si, que si.

JEAN. — C'est ça. Vous êtes bien aimable, vous savez, mademoiselle, bien aimable.

(Tous les deux réalisent, à force de bonne volonté, le terrible problème qui consistait à faire entrer les poires dans la musette débordante.)

(Toutes choses arrangées, un silence.)

JEAN. — Alors, vous n'êtes plus fâchée.

JEANNE. — Mais non, puisque vous v'là gentil.

JEAN. — Eh ben ! si on causait . . comme des amis.

JEANNE. — C'est ça, on va causer ; l'temps vous dure moins quand on cause . . Qu'est-ce qu'on va s'dire ?

JEAN se grattant la tête. — Ah ! dame ! . . (Poussé par une subite inspiration.) Comment qu'vous vous appelez ?

JEANNE. — Jeanne.

JEAN pouffant. — Ah ! ben, mon vieux, elle est bonne ! Ah ! non . . vrai !

JEANNE. — Eh ben, quoi donc ?

JEAN. — Vous vous appelez Jeanne, pas ?

JEANNE. — Puisque je vous l'dis.

JEAN. — Et puis moi j'm'appelle Jean !

JEANNE riant aux éclats. — Pas possible.

Oh ! la la ! Oh ! C'est-y Dieu possible !

(Ils se tordent.)

JEANNE. — Oui, mais Jean comment ? . . .

JEAN. — Jean Le Goff. Et vous ?

JEANNE. — Moi, Jeanne Ranchot . . Nous sommes de Boujeailles . . ça se trouve sur Chagny . .

JEAN. — Moi, je suis d'Plouballay ; qu'est une commune.

JEANNE. — C'est de par ici ?

JEAN. — Oh non ! . . ah ben ! y en a du pays à traverser . . pensez donc . . c'est en Bretagne.

JEANNE réfléchissant. — En Bretagne . . C'est-y pas par là qu'y a la mer ?

JEAN. — Oui.

JEANNE. — C'est-y beau, la mer ?

JEAN. — Si c'est beau ! Y a pas plus beau au monde !

JEANNE. — Comment qu'c'est ?

JEAN embarrassé. — Ah ! voilà !.. (Se décidant.) C'est grand, grand, et puis ça r'mue toujours.

JEANNE. — Attendez donc, ça doit être comme les champs quand les blés sont hauts et puis que l'vent souffle.

JEAN. — C'est un peu ça. Seulement, la mer, c'est de toutes les couleurs et ça change tout le temps. Et puis c'est gai, c'est triste, c'est doux, c'est méchant..

JEANNE. — C'est méchant !

JEAN. — Et oui donc ! quand y a tempête.. y en a qui s'noient.

JEANNE. — Ah ! ben !

JEAN. — Des fois même, on ne r'voit plus jamais leurs pau' corps.

JEANNE. — J'voudrais pas habiter par chez vous, alors.

JEAN. — Dites pas ça. C'est le roi des pays, et puis, la mer, vous l'auriez vu une fois. Ça s'rait fini. Vous l'auriez dans l'sang, vous y voudriez toujours revenir.

(Silence.)

JEANNE. — Avez-vous encore vot' père.

JEAN. — Et ma mère aussi, donc. Les pauvres vieux, ce qu'ils s'ront contents d'voir leur garçon. Mon père.. Ah ! ben, j'vous crois, et qui n'a pas envie d's'en aller... Aux assemblées, il boit encore ses trente bolées d'cidre entre les vêpres et l'souper.

JEANNE. — Le cidre, c'est l'vin des pommes ?

JEAN. — Oui..

JEANNE. — C'est-y bon ?

JEAN. — J'vous crois... l'cidre en bouteille, tenez, y a pas meilleur.

JEANNE. — Ça n'vaut pas l'vin, tout de même ?

JEAN. — Vous dites ça parce que vous n'en avez jamais bu. Et puis c'est sain... les p'tits gars en boivent avant que d'être sevrés..

JEANNE. — Vous êtes tout seul d'enfant ?

JEAN pouffant. — Ah ! ben, mon vieux... elle est bonne, celle-là ! Nous sommes douze !

JEANNE. — Nous, nous n'sommes que neuf.

JEAN. — Et douze solides et drus, gars et filles. Moi, j'suis l'onzième. Y a qu'ma sœur Marie-Joseph qu'est après moi.

JEANNE. — On fait d'la culture, par chez vous ?

JEAN. — Et d'la belle, j'vous en réponds : du froment, du seigle, du sarrasin ; tenez, rien qu'd'y penser que j'vais la r'voir, la r'muer, notre bonne terre, j'en ai l'sang qui bout !

JEANNE intéressée. — Est-ce qu'y a eu du fourrage chez vous, c't'année.

JEAN. — Pas beaucoup. L'foin a manqué tout à fait, que ma sœur me mettait sur ses lettres, mais on a eu d'la paille.

JEANNE. — Ben, chez nous y a eu ni foin, ni paille, faute d'eau le bétail se vendait à rien.

JEAN. Oui, oui, tout par ici, ça été la même chose.

JEANNE. — Où qu'vous étiez, avec vot'régiment ?

JEAN. — A B'sançon.

JEANNE. — C'était-y bon ?

JEAN. — Comme partout, avec plus d'mal parc'qu'on est près d'la frontière.

JEANNE. — Y en a qui disent qui va y avoir la guerre ?

JEAN. — Des bêtises. On s'fait peur comme ça les uns aux autres. Mais y en a pas un des deux qu'a envie d'crocher. On s'f'rait trop d'mal.

JEANNE. — Enfin, vous, voilà vot' temps fini, vous avez plus rien à craindre.

JEAN. — Ah ? ben, mon vieux... j'suis encore de la réserve... Oh ! y faudrait, qu'on irait tout de même. (Un silence.) Et où que vous allez comme ça toute seule ?

JEANNE. — A Châlons, pour me mettre en condition.

JEAN. — C'est dur d'aller chez les autres.

JEANNE. — Oui, fallait bien. L'année était si mauvaise. On a été obligé de vendre presque toutes les bêtes ; y avait plus rien à faire pour moi à la ferme. Alors, la dame du notaire m'a trouvé une condition, à Châlons... pour aider aux enfants... parce que j'suis douce.

JEAN après un court silence. — C'est-y pas malheureux... qu'on soye pas du même pays.

JEANNE. — Pour sûr.

JEAN. — Est-ce pas ? Je crois qu'on s'accord'rait tout d'même, et puis les vieux, vous savez, c'est franc !

(Il lui prend la main.)

JEANNE. — Pourquoi que vous dites ça.

(Elle pleure à petit bruit.)

JEAN. — Faut pas pleurer... j'voudrais pas vous faire du chagrin.

JEANNE. — Oh ! j'sais bien.



JEAN. — J'suis pas méchant, j'suis rigolo. Toujours en train, et puis, j'en sais des chansons..

JEANNE. — J'en sais aussi.

JEAN. — Moi, c'est les "Turcos", "La Chanson des Blés d'Or", "Adieu Marguerite".

JEANNE. — Moi, c'est "Bonjour Printemps", "L'amitié d'une Hirondelle", "Pauvres bouquets".

JEAN. — Et puis, le "Bois de Meudon", "l'Oiseau de France..."

JEANNE. — Ah !... celle-là,

je la connais.

JEAN avec conviction. — Elle est belle.

(Il chantonne les premiers vers de la chanson avec une sorte de recueillement. Jeanne l'écoute, suivant les paroles et rythmant la mesure en remuant la tête.)

Les cœurs palpaient d'espérance,  
Le vieillard disait aux soldats :  
Sentinelle, ne tirez pas !...

ENSEMBLE, tout en chantant. — Leurs mains se sont unies et ils disent le dernier vers réellement émus, les yeux perdus au milieu de la romance :

C'est un oiseau qui vient de France.

VOIX D'EMPLOYÉ. — Les voyageurs pour l'express de Paris !

JEAN écoutant. — C'est-y pas mon train ?

VOIX D'EMPLOYÉ. — Les voyageurs pour l'express de Paris, en voiture !

JEAN. — Non, non, c'est pour l'express. Moi, j'prends l'train omnibus.

JEANNE. — Ah ! tant mieux !

JEAN. — Pourquoi que vous dites tant mieux !

JEANNE toute rouge. — J'sais pas... pour causer.

JEAN très fin. — Ça s'rait-y pas plutôt qu'on s'accorderait bien, tous les deux ?

JEANNE. — Tout d'même ; vous êtes bien plaisant. Mais à quoi que ça sert, puisqu'on va s'quitter.

JEAN. — Qui sait ? on peut se r'trouver. Des fois que votre bourgeoise vous emmènerait aux bains de mer, l'été... Y en a des beaux tout plein sur la côte : Saint-Malo et puis Dinard et Saint-Lunaire.

JEANNE. Ça n'arrivera pas. J'ai jamais eu d'chance.

JEAN. — Allons donc !!

JEANNE. — Puisque j'vous l'dis, j'ai un sort.

JEAN. — Oh ! la la, c'est des idées ; moi j'y crois pas, à tout ça.. C'est des histoires qu'on raconte aux femmes.

JEANNE tenace. — Non, j'en aurai pas.

JEAN. — Et pourquoi donc ?

JEANNE grave, — Je suis né le premier jour de la lunerousse.

JEAN impressionné. — Oh ! alors !

JEANNE. — Vous voyez bien.  
(Un silence.)

JEAN. — Ah si on s'rait riche !

JEANNE. — Oui, mais on est des pauvres gens...

JEAN. — Le chiendent, c'est les papiers, les écritures, c'est



cher !... Parce que ça n's'rait que d'vivre, y a toujours ce qu'il faut chez l'père Le Goff ! Et puis moi j'travaille dur, je n'suis pas un feignant !

JEANNE. — Vous aidez vot'père à la culture ?

JEAN. — Oui donc, d'aord, mais quand y a pas d'ouvrage à la terre, j'vas pêcher.

JEANNE. — Ah ! ça, c'est amusant tout plein ! Ainsi moi, quand j'avais l'temps, j'allais jusqu'à la Roussille pour pêcher les truites... Vous en pêchez aussi des truites ?

JEAN méprisant. — Des truites, c'est des poissons d'rivière. Dans la mer on n'a pas d'truites, c'est du p'tit poisson... ça serait bon tout au plus pour bocceter.

JEANNE. — Alors qu'est-ce que c'est que vous prenez ?

JEAN. — Des bars, des maquereaux, des rougets, des soles, des guitanes, des congres ; est-ce que j'sais !

JEANNE. — Ça s'mange tout ça ?

JEAN. — C'est bon comme tout ! Et joli quand ça sort de l'eau ! C'est rouge, c'est vert, c'est argent... On dirait des fleurs qui remuent quand ça grouille au fond du canot.

(Un silence. Jeanne rêve un peu, repris par ses souvenirs de mer.)

JEANNE. — J'crois que j'laimerais bien, vot'pays...

JEAN se rapprochant très doux. — On s'rait heureux.

JEANNE. — Je m'rendrais utile, allez chez vot'père. Y en a pas qui s'y connaissent comme moi aux bestiaux. Pour les bœufs et les vaches, c'était moi qui commandais les garçons. Et puis j'en sais des remèdes...

Nous avons le plus beau bétail de la commune.

JEAN. — C'est-y drôle, y a pas une heure qu'on s'est rencontré, on dirait qu'on s'est toujours connu.

JEANNE pensive. — Oui, on s'entend bien...

JEAN. — On f'rait un bon ménage.

JEANNE. — Oui...

JEAN, — Tout d'même,... y a pas ! faudrait voir.

VOIX D'EMPLOYÉ. — Les voyageurs pour Mâcon, la Roche, la ligne de Paris,... en voiture !

JEAN saisi. — V'là qu'ils appellent.

JEANNE. — Oui... oui.

JEAN. — C'est-y pour moi ?

VOIX D'EMPLOYÉ plus loin. — Les voyageurs pour Mâcon, la Roche, la ligne de Paris !...

JEAN debout hésitant. — C'est ça..., Faut que j'parte... Ah ! bon sens de bon sens !... Ah ! ben. mon vieux !

JEANNE. — Partez, partez, vous allez le manquer !

JEAN. — Ah ! bon sens ! J'voudrais tout de même vous embrasser !

JEANNE. — Oh ! oui ! (Ils s'embrassent.)

VOIX D'EMPLOYÉ. — En voiture ! En voiture !

JEAN. — Alors,... on n'se r'verra jamais !

JEANNE. — Allez, allez vite. Adieu.

(Elle sanglote.)

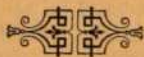
DES VOIX DE SOLDATS. —  
Eh ! Le Goff ! Le Goff ! Ben,  
quoi, vieux, où donc que tu  
es ! On dort donc là-dedans !  
Eh ! Le Goff !

JEAN perdant la tête, à  
Jeanne. — C'est les camara-  
des . . (Répondant au dehors.)  
Voilà ! voilà ! (Il s'éloigne et  
sort.) Ah ! bon sens de bon  
sens !

JEANNE, seule, retombant assise sur le banc. — On se r'verra  
jamais... jamais !

*Rideau*

HENRI DE BRISAY.





## LE DERNIER EMPEREUR

ON ne meurt jamais immédiatement. De même, les demi-solde ne moururent pas sous les balles : on peut dire que l'humanité, en plein cœur, subit un recul, et que ces énergies, par-delà la mort, éveillèrent un immense écho dont les ondes mirent des années à s'éteindre. J'ai donc pensé qu'on ne s'impatienterait pas de voir cette action se reporter en Autriche, près du malheureux Enfant pour qui tant de forces s'étaient brisées ; puis en France, pour y constater, malgré le temps, l'infortune et la persistance de la Foi.

Le Roi de Rome ignore longtemps l'agitation de la France, et l'entreprise tentée si audacieusement par les demi-solde pour lui rendre un trône. Epouvantée par l'inclinaison, accompagnée de sourds craquements, que venait d'imprimer au globe ce groupe d'énergies obscures, l'Autriche, aussitôt, étendit sur le frêle duc ses bras marâtres, l'assit sur un banc, coucha son front, lui jeta des compas, des livres, des problèmes, l'empêcha de regarder, par-delà le triste Schoenbrunn, ce coin de monde et de soleil : la France ; — et dès lors, à côté du martyr d'âme, il y eut celui de la pensée.

On avoue que ses souffrances intimes " l'avaient assagi avant l'âge. " Abandonné de tous et de sa mère, il n'eut de baisers que ceux de l'étude, de camarades que les froids esprits des vieux livres. — Tristes amis. Dès 1823, pour tuer en lui les germes de race, les souvenirs de son deuil et sa nationalité, se succédèrent ces bourreaux de cour, exécuteurs des Hautes Œuvres autrichiennes : le conseiller aulique Sommaruga, le colonel de génie Schindler, le baron d'O-benaus avec son cours de philologie latine, Baumgartner avec ses instruments de physique, le Prélat du Palais, Litrow avec ses chiffres, ses astres, le Major Weiss et ses traités de fortifications, le comte Pasta sévèrement escorté de ses livres de philosophie, de droit public, et de droit des gens. " Il s'occupait surtout, dit Foresti, de spéculations historiques ; il y portait de la pénétration et une grande justesse de jugement. " Le duc apprit tout, sans révolte, comme les chardonnerets en prison s'instruisent à tirer le pétard, à jouer aux cartes, à faire le mort. A la fin de 1823, il commença l'étude de la géographie, et faisait des travaux sur le terrain : on ne dit pas s'il eût mieux aimé y courir comme les enfants de son âge.

Pendant ce temps, Marie-Louise s'amusait à Parme. Cette veuve de Napoléon, toujours amoureuse, se présentait à Chateaubriand, lourde de bracelets de pierre taillés dans le sarcophage de " Juliette. " Aux soupirs exhalés des salles d'étude de Schœnbrunn répondait, d'Italie, son épaisse gaieté allemande, mêlée à quelques variations de Mayseder au clavecin.

Le duc de Reichstadt, là-bas, isolé dans l'âme de ses professeurs, étudiait sans cesse. Un œil de buse, féroce, le couvait. Peureux, trem-

blant sous le charme horrible de Metternich, il en arriva, le pauvre enfant, à douter de lui, à se mépriser. Dans une lettre à son grand-père, il s'appelle lui-même *Eiu so kleiner und bedeutender Mensch als ich...* un petit homme insignifiant. La science l'avait repétri, mère bougonne. Ses tempes, dès 1824, furent d'un vieillard, sa bouche semblait un fil, ses yeux doux s'étaient reculés, luisaient dans un enfoncement ; et à la fin, lorsqu'à bout de souffle, amaigri, désespéré comme un enfant qui se noie, il ne fut plus qu'un être chancelant, pitié des filles et des valets, l'Empereur d'Autriche appela le prince de Metternich pour instruire le jeune homme, " en toute vérité, " de ce qu'avait fait son père dans l'histoire. — Aux premières injures du ministre contre l'Empereur, le duc serra les lèvres et sortit pour cacher ses larmes.

Voilà quelle fut sa vie dans l'humilité d'une Cour du Nord, sans soleil. Mais l'espoir, un jour, entra dans son cœur, comme des rais d'aube, à travers des fentes, illuminent une cellule. Il vit entre les mains d'un domestique, à Schönbrunn, une gravure publiée à Metz représentant Sainte Hélène, avec ces paroles : " L'honneur anglais est à jamais flétri. " Il s'étonna qu'on n'eût point oublié son père. Il entendit un autre jour que la France, par la voix des poètes, l'appelait " le fils de l'Homme. " Malgré que ses gouverneurs se plussent à dire : " Nous sommes persuadés que le prince ne lit, ne voit, n'entend que ce que nous voulons qu'il lise, voie et entende, " le duc apprit par les valets l'amour d'un peuple pour Napoléon, — et ses yeux sortirent de leurs caves, s'émurent et rayonnèrent !

Oasis filiale. Les bouillons rouges de la race, comme une pluie au désert, l'envahirent. Le nom de l'Empereur lui tint lieu de muscles, de membres, de nerfs ; il ne fut plus qu'une tête sur un cœur ; il se dit : " Je serai son fils. "

Il vécut avec cet énorme orgueil qui l'étouffait ; il le traîna comme le martyr son fardeau, en ne le posant que pour le baisser. Mais il était temps qu'un autre vint à son secours, comme ce Simon qui porta la croix de Jésus. Cet ami, le premier, fut un militaire autrichien, le chevalier de Prokesch.

Cet officier, répondant à quelques esprits médiocres, avait fait paraître en 1818 un mémoire intitulé, *les Batailles de Ligny, des Quatre-Bras et de Waterloo*. A son retour de mission, le chevalier, reçu à la table de François II, fut placé à côté du duc de Reichstadt. Ils parlèrent, et se reconnurent amis dans le culte du même dieu : " Je vous aimais depuis longtemps, " lui dit le prince. Après le dîner, il l'amena dans une embrasure de fenêtre, se jeta contre sa poitrine et l'embrassa :

— Ne nous séparons plus, voulez-vous !

Ils se virent presque chaque jour. Le duc, impatient d'apprendre, interrogeait le chevalier sur l'histoire universelle, sur les batailles de l'Empire, sur son père, et l'état des esprits en France. C'est alors que Prokesch lui raconta l'aventure des demi-solde. Le duc l'écouta mains jointes...

— Ah ! dit-il, c'était pour moi...

Il ne put achever. Ses larmes se précipitaient, pressées, glissaient, roulaient, tombaient sur ses belles et longues mains maigres ; il ne les essuyait pas, le coeur lourd de trop lourdes joies :

— Parlez moi encore du colonel de Montander, du capitaine Doguereau, de son brave et simple grenadier, de tous.... je veux les connaître pour y penser à chaque heure.

Prokesch put se dire qu'il ressuscitait une âme, un but, qu'il créait une autre vie. Cette conscience jetée par terre se releva soudain. Et le duc avoua un jour à l'officier qu'il avait l'espoir d'imiter l'Empereur.

— Si la France m'appelait un jour, dit-il, j'accourrais ; et si l'Europe menaçait la France, je tirerais l'épée contre l'Europe entière !

Sur ces paroles, dites avec animation et debout, il saisit la main de Prokesch, la serra dans les siennes, — et le pria candidement de lui dire " les devoirs et les qualités d'un général en chef. " Le plaisir d'avoir un ami ramenait ce coeur à l'enfance.

On le voit, ces rêves étaient d'un Prince Charmant. Il comptait retrouver la France comme une endormie, lui baiser les lèvres, la réveiller et l'épouser. Son coeur ne voyait les choses qu'au travers de l'impérieux besoin d'affection qui lui avait sans cesse manqué. Lorsque la Pologne se souleva, il voulut partir ; mais Metternich l'arrêta froidement :

— Altesse, vous portez un nom dangereux ; calmez-vous...

Il replia ses ailes d'aiglon déjà grandes.

C'était, dit l'histoire, "un officier remarquable." En 1828, son grand-père l'avait nommé capitaine au régiment de Chasseurs de l'Empereur. En 1829, il commandait une compagnie de grenadiers ; en juillet 1830, il était major au régiment de Salins ; en novembre, lieutenant-colonel du régiment d'Infanterie de Nassau. Agé de dix-neuf ans, il ne songeait qu'à s'illustrer à tout prix, et ne parlait que d'aller " défendre " et " venger. " L'Italie et la Belgique le désirèrent pour roi.

Juillet 1830 voulut l'arracher d'Autriche. Dégoûtée de tous et de tout, la France, après avoir mis en poussière jusqu'aux débris qui jonchaient son sol, reporta son espoir en cette âme pure. " Le souvenir de l'Empereur, dit Louis Blanc, palpait toujours dans le sein du peuple. Pour couronner dans le premier de sa race l'immortelle victime de Waterloo, que fallait-il ? Qu'un vieux général se montrât à cheval dans les rues et criât : " Vive Napoléon II ! " Il semble que les luttes civiles déconcertent les hommes de guerre. Rien n'aboutit. Le clan orléaniste se recruta de tous ceux qui, pour réveiller l'Empire, demandait seulement un chef et un cri ; et la page d'histoire, encore blanche, s'envola d'un souffle, — tout fut consommé. Le sourire de Metternich instruisit le duc ; il devina... Il eut quelques jours de crispations d'âme, de titubements, de non être éveillé, d'agonie latente. Seul dans cette chambre pleine de souvenirs de son

père, accoudé entre le glaive du Premier Consul et l'épée rigide d'Austerlitz, l'enfant sans mère, l'homme sans patrie, le roi sans royaume vit venir à sa rencontre, dans sa robe de silence, un doigt sur la bouche et funèbre, l'interruptrice de nos douleurs et de nos joies. Elle le regardait, penchée sur un pied, prête... C'était la Mort, — il la reconnut comme une amie, et lui fit signe d'attendre.

Attendre quoi ? N'était-ce pas la fin, la lie de la coupe ? Pas encore. Napoléon II voulait user le désespoir, et mourir de fatigue après, comme l'Autre. A partir de ce moment, il se précipita, cœur et corps perdus, dans les exercices de guerre. Maintes fois, on le surprénait à la caserne, allongé sur un canapé, suant et livide : " J'en veux, disait-il, à cette pauvre chair qui refuse tout à ma volonté. " Très jeune, il avait cinq pieds six pouces ; sa vie était de la combustion : il dormait quatre heures, domptait des chevaux, et mangeait à peine. Cette année, il perdit la voix en commandant une manœuvre.

Juillet. — Revenu à Schœnbrunn, et y suivant les chasses, le froid renouvela ses souffrances ; il se mit au lit, exténué. En un jour, ses mains devinrent jaunâtres comme si elles avaient touché la terre de la tombe.

— Maman...

Sa mère " valsait " à Vienne, " assez sotté, dit-elle à Mme de Grenneville, pour se préoccuper outre mesure de la santé de son fils".

Il était si faible, dit le *Times*, qu'il ne lui fallait que du lait ; et à la fin, même le lait fut trop fort. Le 21, il éprouva de telles angoisses que, pour la première fois, il avoua qu'il souffrait. Il eut aux lèvres cette saveur de sel qu'ont les martyrs, le dégoût et l'espoir de vivre.

— Il faut distraire Son Altesse, dit Malfati.

Le destin voulut qu'on lui apportât son berceau, celui offert par Paris, où la Victoire, ailes immenses, présentait à son front les étoiles et le laurier. Le colonel sourit :

— Ma tombe et mon berceau se touchent... murmura-t-il ; roitelet de Rome, tu ne sera jamais pour l'histoire qu'un petit enfant.

On va voir ici qu'il n'est pas besoin de prêter à la vérité, et que lorsque les faits veulent un symbole, ils passent en puissance les plus douloureuses imaginations. Cette nuit, vers trois heures, le duc ayant crié tout à coup : " Maman ! à boire ! " le docteur Malfati, à bout d'expédients, fit avancer dans la chambre une femme inconnue de la campagne de Vienne...

A cet appel d'agonie, tous étaient venus : le baron de Mohl, les valets, son chien, — sa mère. Rapide, la femme se dégrafa, car la mort ne permettait plus à cet orphelin que du lait de mère. La duchesse de Parme eut un sanglot :

— Mon fils !

Les yeux sur Marie Louise, le jeune homme embrassa le sein, y but comme ceux qui naissent, avidement.

— Monseigneur... disait tout bas la vraie mère (1).

Pendu au lait inconnu, il buvait ; il lui semblait, en buvant, que le cauchemar autrichien se détachait de lui, qu'il redescendait, par les portes de la mort, dans l'enchanté passé, vers le soleil des Tuileries. On le vit boire d'abord comme un enfant, les yeux clos, puis, blotti dans ces bras paysans, heureux, comme un nouveau-né qui s'endort. Enigme.. Qui faisait cela ? Une mystérieuse volonté, celle peut-être du grand Empereur, ramenait ce colonel étranger au giron de France, effaçant sous les ondes de ce lait dix-huit ans d'histoire, la famille autrichienne, la maternité coupable de Marie-Louise, la lâcheté de François II, les tyrannies de Metternich, le jeune homme lui-même, et ses ridicules titres, — pour lui faire retrouver, aux saveurs de ce sein doucement offert, le tout petit âge qu'il avait naguère : trois ans, et son vrai nom national : le roi de Rome. —

— "Mon père !" cria soudain l'agonisant.

Il se souleva, gentil sous ses beaux cheveux blonds d'enfant :

— L'Empereur !

On lui montra le ciel.

Il le contempla par les rideaux entr'ouverts, fiévreusement, avec la hâte profonde de s'élançer de la terre. Et déjà saisi par la mort, ce fut contre un sein de nourrice, sur de la santé, de la vie, la gorge blanche d'un lait qui ne put, inutile, que retomber d'entre ses dents froides, que son dernier souffle s'usa aux immortelles paroles :

— *Je désire...* On se pencha, écoutant. — *que mes dépouilles, après ma mort...* Il parlait bas, d'une voix jeune, grêle, qui venait de loin ; c'était celle de 1815, du roi de Rome.

— *soient transportées sur un champ de bataille...*

La voix remontait du passé glorieux, se faisait ferme :

— *... afin qu'il me soit donné d'y entendre les balles et les boulets... honneur qui me fut refusé de mon vivant.*

Marie-Louise tomba. Le martyr remua deux fois la tête, la souleva :


— *Ich gehe unter !* cria-t-il, je succombe !

Et, regardant obstinément la Duchesse, il mourut.

Il mourut, tué par l'Autriche, comme son père par l'Angleterre, brûlé par la science, flétri de langueurs, d'espoirs orgueilleux et vains ; et aussi, peut-être, de s'appeler Napoléon. C'est un enfant, victime de l'étranger, qui aima être Français. Il ne voulut se dire, il ne fut jamais ni duc de Reichstadt, ni Altesse Sérénissime autrichienne ; pour nous, il demeura le roi de Rome, il a quatre ans. Les sanglots de l'histoire lui font une mélancolique immortalité ; et s'il n'occupe dans le souvenir des hommes que la place de son berceau, sa tombe est grande dans le cœur des femmes.

GEORGES D'ESPARRÈS.

(1) Le lait d'une nourrice, dit le "Moniteur", lui avait été ordonné.



# LA NUIT DE DÉCEMBRE

---

## LE POÈTE.

---

**D**U temps que j'étais écolier,  
Je restais un soir à veiller  
Dans notre salle solitaire.  
Devant ma table vint s'asseoir  
Un pauvre enfant vêtu de noir,  
Qui me ressemblait comme un frère.

Son visage était triste et beau :  
A la lueur de mon flambeau,  
Dans mon livre ouvert il vint lire.  
Il pencha son front sur ma main,  
Et resta jusqu'au lendemain,  
Pensif, avec un doux sourire.

Comme j'allais avoir quinze ans,  
Je marchais un jour, à pas lents,  
Dans un bois, sur une bruyère.  
Au pied d'un arbre vint s'asseoir  
Un jeune homme vêtu de noir,  
Qui me ressemblait comme un frère.

Je lui demandai mon chemin ;  
Il tenait un luth d'une main,  
De l'autre un bouquet d'églantine.  
Il me fit un salut d'ami,  
Et, se détournant à demi,  
Me montra du doigt la colline.

A l'âge où l'on croit à l'amour,  
J'étais seul dans ma chambre un jour,  
Pleurant ma première misère.  
Au coin de mon feu vint s'asseoir  
Un étranger vêtu de noir,  
Qui me ressemblait comme un frère.

Il était morne et soucieux ;  
D'une main il montrait les cieux,  
Et de l'autre il tenait un glaive.  
De ma peine il semblait souffrir,  
Mais il ne poussa qu'un soupir,  
Et s'évanouit comme un rêve.

A l'âge où l'on est libertin,  
 Pour boire un toast en un festin,  
 Un jour je soulevai mon verre.  
 En face de moi vint s'asseoir  
 Un convive vêtu de noir,  
 Qui me ressemblait comme un frère.

Il secouait sous son manteau  
 Un haillon de pourpre en lambeau.  
 Sur sa tête un myrte stérile,  
 Son bras maigre cherchait le mien,  
 Et mon verre, en touchant le sien,  
 Se brisa dans ma main débile.

Un an après, il était nuit,  
 J'étais à genoux près du lit  
 Où venait de mourir mon père.  
 Au chevet du lit vint s'asseoir  
 Un orphelin vêtu de noir,  
 Qui me ressemblait comme un frère.

Ses yeux étaient noyés de pleurs ;  
 Comme les anges de douleurs,  
 Il était couronné d'épines ;  
 Son luth à terre était gisant,  
 Sa pourpre couleur de sang,  
 Et son glaive dans sa poitrine.

Je m'en suis si bien souvenu,  
 Que je l'ai toujours reconnu  
 A tous les instants de ma vie.  
 C'est une étrange vision ;  
 Et cependant, ange ou démon,  
 J'ai vu partout cette ombre amie.

Lorsque plus tard, las de souffrir,  
 Pour renaître ou pour en finir,  
 J'ai voulu m'exiler de France ;  
 Lorsqu'impatient de marcher,  
 J'ai voulu partir, et chercher  
 Les vestiges d'une espérance ;

A Pise, au pied de l'Apennin ;  
 A Cologne, en face du Rhin ;  
 A Nice, au penchant des vallées ;  
 A Florence, au fond des palais ;  
 A Brigues, dans les vieux chalets ;  
 Au sein des Alpes désolées ;

A Gênes, sous les citronniers ;  
 A Vevay, sous les verts pommiers ;  
 Au Havre, devant l'Atlantique ;  
 A Venise, à l'affreux Lido,  
 Où vient sur l'herbe d'un tombeau  
 Mourir la pâle Adriatique ;

Partout où, sous ces vastes cieus,  
 J'ai lassé mon cœur et mes yeux,  
 Saignant d'une éternelle plaie ;  
 Partout où le boiteux Ennui,  
 Traînant ma fatigue après lui,  
 M'a promené sur une claie ;

Partout où, sans cesse altéré  
 De la soif d'un monde ignoré,  
 J'ai suivi l'ombre de mes songes ;  
 Partout où, sans avoir vécu,  
 J'ai revu ce que j'avais vu,  
 La face humaine et ses mensonges ;

Partout où, le long des chemins,  
 J'ai posé mon front dans mes mains  
 Et sangloté comme une femme ;  
 Partout où j'ai, comme un mouton  
 Qui laisse sa laine au buisson,  
 Senti se dénuer mon âme ;

Partout où j'ai voulu dormir,  
 Partout où j'ai voulu mourir,  
 Partout où j'ai touché la terre,  
 Sur ma route est venu s'asseoir  
 Un malheureux vêtu de noir,  
 Qui me ressemblait comme un frère.

Qui donc es-tu, toi que dans cette vie  
 Je vois toujours sur mon chemin ?  
 Je ne puis croire, à ta mélancolie,  
 Que tu sois mon mauvais Destin.  
 Ton doux sourire a trop de patience,  
 Tes larmes ont trop de pitié.  
 En te voyant, j'aime la Providence.  
 Ta douleur même est sœur de ma souffrance ;  
 Elle ressemble à l'amitié.

Qui donc es-tu ? — Tu n'es pas mon bon ange ;  
 Jamais tu ne viens m'avertir.

Tu vois mes maux ( c'est une chose étrange, ! )  
 Et tu me regardes souffrir.  
 Depuis vingt ans tu marches dans ma voie,  
 Et je ne saurais t'appeler.  
 Qui donc es-tu, si c'est Dieu qui t'envoie ?  
 Tu me souris sans partager ma voie,  
 Tu me plains sans me consoler !

Ce soir encor je t'ai vu m'apparaître.  
 C'était par une triste nuit.  
 L'aile des vents battait à ma fenêtre ;  
 J'étais seul courbé sur mon lit.

.....  
 Et je songeais comme la femme oubliée,  
 Et je sentais un lambeau de ma vie ;  
 Qui se déchirait lentement.

Je rassemblais des lettres de la veille,  
 Des cheveux, des débris d'amour.  
 Tout ce passé me criait à l'oreille  
 Ses éternels serments d'un jour.  
 Je contemplais ces reliques sacrées,  
 Qui me faisaient trembler la main :  
 Larmes du cœur par le cœur dévorées,  
 Et que les yeux qui les avaient pleurées,  
 Ne reconnaîtront plus demain !

J'enveloppais dans un morceau de bure  
 Ces ruines des jours heureux.  
 Je me disais qu'ici-bas ce qui dure,  
 C'est une mèche de cheveux.  
 Comme un plongeur dans une mer profonde,  
 Je me perdais dans tant d'oubli.  
 De tous côtés j'y retournais la sonde,  
 Et je pleurais seul, loin des yeux du monde,  
 Mon pauvre amour enseveli.

J'allais poser le sceau de cire noire  
 Sur ce fragile et cher trésor.  
 J'allais le rendre, et, n'y pouvant pas croire,  
 En pleurant j'en doutais encore.  
 Ah ! faible femme, orgueilleuse insensée ;  
 Malgré toi tu t'en souviendras !  
 Pourquoi, grand Dieu ! mentir à sa pensée ?  
 Pourquoi ces pleurs, cette gorge oppressée,  
 Ces sanglots, si tu ne m'aimais pas ?

Oui, tu languis, tu souffres et tu pleures ;  
Mais ta chimère est entre nous.  
Eh bien, adieu ! Vous compterez les heures  
Qui me sépareront de vous.  
Partez, partez, et dans ce cœur de glace  
Emportez l'orgueil satisfait.  
Je sens encor le mien jeune et vivace,  
Et bien des maux pourront y trouver place  
Sur le mal que vous m'avez fait.

Partez, partez ! la Nature immortelle  
N'a pas tout voulu vous donner.  
Ah ! pauvre enfant qui voulez être belle,  
Et ne savez pas pardonner !  
Allez, allez, suivez la destinée ;  
Qui vous perd n'a pas tout perdu.  
Jetez au vent notre amour consumée ; —  
Eternel Dieu ! toi que j'ai tant aimée,  
Si tu pars, pourquoi m'aimes-tu ?

Mais tout à coup j'ai vu dans la nuit sombre  
Une forme glisser sans bruit.  
Sur mon rideau j'ai vu passer une ombre ;  
Elle vient s'asseoir sur mon lit.  
Qui donc es-tu, morne et pâle visage,  
Sombre portrait vêtu de noir ?  
Que me veux-tu, triste oiseau de passage ?  
Est-ce un vain rêve ? est-ce ma propre image  
Que j'aperçois dans ce miroir ?

Qui donc es-tu, spectre de ma jeunesse,  
Pèlerin que rien n'a lassé ?  
Dis-moi pourquoi je te trouve sans cesse  
Assis dans l'ombre où j'ai passé.  
Qui donc es-tu, visiteur solitaire,  
Hôte assidu de mes douleurs ?  
Qu'as-tu donc fait pour me suivre sur terre ?  
Qui donc es-tu, qui donc es-tu, mon frère,  
Qui n'apparais qu'au jour des pleurs ?



## LA VISION.

— Ami, notre père est le tien.  
Je ne suis ni l'ange gardien,  
Ni le mauvais destin des hommes.  
Ceux que j'aime, je ne sais pas  
De quel côté s'en vont leurs pas  
Sur ce peu de fange où nous sommes.

Je ne suis ni dieu ni démon,  
Et tu m'as nommé par mon nom  
Quand tu m'as appelé ton frère ;  
Où tu vas, j'y serai toujours,  
Jusques au dernier de tes jours,  
Où j'irai m'asseoir sur ta pierre.

Le ciel m'a confié ton cœur.  
Quand tu seras dans la douleur,  
Viens à moi sans inquiétude,  
Je te suivrai sur le chemin ;  
Mais je ne puis toucher ta main ;  
Ami, je suis la Solitude.

A. de MUSSET.

( Poésies nouvelles ).



# LE BOSSU

## OU LE PETIT PARISIEN

PREMIÈRE PARTIE

### LES MAITRES EN FAIT D'ARMES

Il y avait autrefois une ville en ce lieu, la cité de Lorre, avec des temples païens, des amphithéâtres et un capitole. Maintenant, c'est un val désert où la charrue paresseuse du cultivateur gascon semble avoir peur d'émousser son fer contre le marbre des colonnes enfouies. La montagne est tout près. La haute chaîne des Pyrénées déchire juste en face de vous ses neigeux horizons, et montre le ciel bleu du pays espagnol à travers la coupure profonde qui sert de chemin aux contrebandiers de Venasque. A quelques lieues de là, Paris tousse, danse, ricane et rêve qu'il guérit son incurable bronchite aux sources de Bagnères-de-Luchon ; un peu plus loin, de l'autre côté, un autre Paris, Paris rhumatisant, croit laisser ses sciatiques au fond des sulfureuses piscines de Baréges-les-Bains. Eternellement, la foi sauvera Paris, malgré le fer, la magnésie ou le soufre !

C'est la vallée de Louron, entre la vallée d'Aure et la vallée de Barousse, la moins connue peut-être des touristes effrénés qui viennent chaque année découvrir ces sauvages contrées ; c'est la vallée de Louron avec ses oasis fleuries, ses torrents prodigieux, ses roches fantastiques et sa rivière, sa brune Clarabide, sombre cristal qui se meut entre deux rives escarpées, avec ses forêts étranges et son vieux château vaniteux, fanfaron, invraisemblable comme un poème de chevalerie.

En descendant la montagne, à gauche de la coupure, sur le versant du petit pic Véjan, vous apercevez d'un coup d'œil tout le paysage. La vallée de Louron forme l'extrême pointe de la Gascogne. Elle s'étend en éventail entre la forêt d'Ens et ces beaux bois du Fréchet qui rejoignent, à travers le val de Barousse, les paradis de Mauléon, de Nestes et de Campan. La terre est pauvre ; mais l'aspect est riche. Le sol se fend presque partout violemment. Ce sont des gaves qui déchirent la pelouse, qui déchaussent profondément le pied des hêtres géants, qui mettent à nu la base du roc ; ce sont des rampes verticales, fendues de haut en bas par les racines envahissantes des pins. Quelque troglodyte a creusé sa demeure au pied, tandis qu'un guide ou un berger suspend la sienne au sommet de la falaise. Vous diriez l'aire isolée et haute de l'aigle.

La forêt d'Ens suit le prolongement d'une colline qui s'arrête tout à coup, au beau milieu de la vallée, pour donner passage à la Clarabide. L'extrémité orientale de cette colline présente un escarpement abrupte où nul sentier ne fut jamais tracé. Le sens de sa formation est à l'inverse des chaînes environnantes. Elle tendrait à fermer la vallée, comme une énorme barricade jetée d'une montagne à l'autre, si la rivière ne l'arrêtait court.

On appelle dans le pays cette section miraculeuse *le Hachaz* (le coup de hache). Il y a naturellement une légende ; mais nous vous l'épargnerons. C'était là que s'élevait le capitole de la ville de Lorre, qui sans doute a donné son nom au val de Louron. C'est là que se voient encore les ruines du château de Caylus-Tarrides.

De loin, ces ruines ont un grand aspect. Elles occupent une espace considérable, et, à plus de cent pas du Hachaz, on voit encore poindre parmi les arbres le sommet déchiqueté des vieilles tours. De près, c'est comme un village fortifié. Les arbres ont poussé partout dans les décombres, et tel sapin a dû percer, pour croître, une voûte en pierre de taille. Mais la plupart de ces ruines appartiennent à d'humbles constructions où le bois et la terre battue remplacent bien souvent le granit.

La tradition rapporte qu'un Caylus-Tarrides (c'était le nom de cette branche, importante surtout par ses immenses richesses) fit élever un rempart autour du petit hameau de Tarrides, pour protéger ses vassaux huguenots après l'abjuration d'Henri IV. Il se nommait Gaston de Tarrides, et portait titre de baron. Si vous allez aux ruines de Caylus, on vous montrera l'arbre du baron.

C'est un chêne. Sa racine entre en terre au bord de l'ancienne douve qui défendait le château vers l'occident. Une nuit, la foudre le frappa. C'était déjà un grand arbre ; il tomba au choc et se coucha au travers de la douve. Depuis lors, il est resté là, végétant par l'écorce, qui seule est restée vive à l'endroit de la rupture. Mais le point curieux, c'est qu'une pousse s'est dégagée du tronc à trente ou quarante pieds des bords de la douve. Cette pousse a grandi ; elle est devenue un chêne superbe, un chêne suspendu, un chêne miracle, sur lequel deux mille cinq cents touristes ont déjà gravé leur nom.

Ces Caylus-Tarrides se sont éteints, vers le commencement du dix-huitième siècle, en la personne de François de Tarrides, marquis de Caylus, l'un des personnages de notre histoire. En 1699, M. le marquis de Caylus était un homme de soixante ans. Il avait suivi la cour au commencement du règne de Louis XIV, mais sans beaucoup de succès, et s'était retiré mécontent. Il vivait maintenant dans ses terres avec la belle Aurore de Caylus, sa fille unique. On l'avait surnommé, dans le pays, Caylus-Verrou. Voici pourquoi :

Aux abords de sa quarantième année, M. le marquis, veuf d'une première femme qui ne lui avait point donné d'enfants, était

devenu amoureux de la fille du comte de Soto-Mayor, gouverneur de Pampelune. Inès de Soto-Mayor avait alors dix-sept ans. C'était une fille de Madrid, aux yeux de feu, au cœur plus ardent que ses yeux. Le marquis passait pour n'avoir point donné beaucoup de bonheur à sa première femme, toujours enfermée dans le vieux château de Caylus, où elle était morte à vingt-cinq ans. Inès déclara à son père qu'elle ne serait jamais la compagne de cet homme. Mais c'était une affaire, vraiment, dans cette Espagne des drames et des comédies, que de forcer la volonté d'une jeune fille ! Les alcades, les duègnes, les valets coquins et la sainte inquisition n'étaient, au dire des vaudevillistes, institués que pour cela !

Un beau soir, la triste Inès, cachée derrière sa jalousie, dut écouter pour la dernière fois la sérénade du fils cadet du corrégidor, lequel jouait fort bien de la guitare. Elle partait le lendemain pour la France avec M. le marquis. Celui-ci prenait Inès sans dot et offrait en outre à M. de Soto-Mayor je ne sais combien de milliers de pistoles.

L'Espagnol, plus noble que le roi et plus gueux encore que noble, ne pouvait résister à de semblables façons. Quand M. le marquis ramena au château de Caylus sa belle Madrilène long voilée, ce fut une fièvre générale parmi les jeunes gentilshommes de la vallée de Louron. Il n'y avait point alors de touristes, ces lovelaces ambulants qui s'en vont incendier les cœurs de province partout où le train de plaisir favorise les voyages au rabais ; mais la guerre permanente avec l'Espagne entretenait de nombreuses troupes de partisans à la frontière, et M. le marquis n'avait qu'à se bien tenir.

Il se tint bien ; il accepta bravement la gageure. Le galant qui eût voulu tenter la conquête de la belle Inès aurait dû d'abord se munir de canons de siège. Il ne s'agissait pas seulement d'un cœur : le cœur était à l'abri derrière les remparts d'une forteresse. Les tendres billets n'y pouvaient rien, les douces œillades y perdaient leurs flammes et leurs langueurs, la guitare elle-même était impuissante. La belle Inès était inabordable. Pas un galant, chasseur d'ours, hobereau ou capitaine, ne put se vanter seulement d'avoir vu le coin de sa prune.

C'était se bien tenir. Au bout de trois ou quatre ans, la pauvre Inès repassa enfin le seuil de ce terrible manoir. Ce fut pour aller au cimetière. Elle était morte de solitude et d'ennui. Elle laissait une fille.

La rancune des galants vaincus donna au marquis ce surnom de Verrou. De Tarbes à Pampelune, d'Argelès à Saint-Gaudens, vous n'eussiez trouvé ni un homme, ni une femme, ni un enfant, qui appelât M. le marquis autrement que Caylus-Verrou.

Après la mort de sa seconde femme, il essaya encore de se remarier, car il avait cette bonne nature de Barbe-Bleue qui ne se décourage point ; mais le gouverneur de Pampelune n'avait plus de filles, et la réputation de M. Caylus était si parfaitement établie, que les

plus intrépides parmi les demoiselles à marier reculèrent devant sa recherche.

Il resta veuf, attendant avec impatience l'âge où sa fille aurait besoin d'être cadennassée. Les gentilshommes du pays ne l'aimaient point, et malgré son opulence, il manquait souvent de compagnie. L'ennui le chassa hors de ses donjons. Il prit l'habitude d'aller chaque année à Paris, où les jeunes courtisans lui empruntaient de l'argent et se moquaient de lui.

Pendant ces absences, Aurore restait à la garde de deux ou trois duègnès et d'un vieux chapelain.

Aurore était belle comme sa mère. C'était du sang espagnol qui coulait dans ses veines. Quand elle eût seize ans, les bonnes gens du hameau de Tarrides entendirent souvent, dans les nuits noires, les chiens de Caylus qui hurlaient.

Vers cette époque, Philippe de Lorraine, duc de Nevers, un des plus brillants seigneurs de la cour de France, vint habiter son château de Buch, dans le Juraçon. Il atteignait à peine sa vingtième année, et pour avoir usé trop tôt de la vie, il s'en allait mourant d'une maladie de langueur. L'air des montagnes lui fut bon ; après quelques semaines de vert, on le vit mener ses équipages de chasse jusque dans la vallée de Louron.

La première fois que les chiens de Caylus hurlèrent la nuit, le jeune duc de Nevers, harassé de fatigue, avait demandé le couvert à un bûcheron de la forêt d'Ens.

Nevers resta un an à son château de Buch. Les bergers de Tarrides disaient que c'était un généreux seigneur.

Les bergers racontaient deux aventures nocturnes qui eurent lieu pendant son séjour dans le pays. Une fois, on vit, à l'heure de minuit, des lueurs à travers les vitraux de la vieille chapelle de Caylus.

Les chiens n'avaient pas hurlé ; mais une forme sombre, que les gens du hameau commençaient à connaître pour l'avoir aperçue souvent, s'était glissée dans les douves après la brune tombée. Ces antiques châteaux sont tous pleins de fantômes.

Une autre fois, vers onze heures de nuit, dame Marthe, la moins âgée des duègnès de Caylus, sortit du manoir par la grande porte, et courut à cette cabane de bûcheron où le jeune duc de Nevers avait naguère reçu l'hospitalité. Une chaise portée à bras traversa peu après le bois d'Ens. Puis, des cris de femme sortirent de la cabane du bûcheron. Le lendemain, ce brave homme avait disparu. Sa cabane fut à qui voulut la prendre. Dame Marthe quitta aussi, le même jour, le château de Caylus.

Il y avait quatre ans que ces choses étaient passées. On n'avait plus ouï parler jamais du bûcheron ni de dame Marthe. Philippe de Nevers n'était plus à son manoir de Buch. Mais un autre Philippe, non moins brillant, non moins grand seigneur, honorait la vallée de Louron de sa présence. C'était Philippe-Polyxène de

( *a suivre* )

PAUL FÉVAL



## Messe de Minuit

**C'**EST une nuit de Noël ; mais cette année, en ce point extrême de la France méridionale, c'est une nuit si douce qu'on dirait une nuit d'avril. Un croissant de lune, qui bientôt s'abimera derrière la masse obscure des montagnes de l'Ouest, est encore en l'air, parmi de tout petits nuages semblables à des parcelles effilées de ouate blanche.

De la rive française où j'habite, je viens d'entendre onze heures sonner là-bas au vieux clocher de Fontarabie, sur la rive espagnole. Et voici la barque que j'avais commandée pour me passer, à cette heure nocturne, de l'autre côté de la Bidassoa, qui est ici la frontière ; à la lueur de son fanal, elle arrive, en glissant, jusqu'au pied de mon jardin, établi en terrasse au-dessus de l'eau sombre.

Donc, en route pour l'Espagne. \* \*

La rivière est large, inerte et luisante sous la lune... Vraiment cette nuit de Noël est si douce qu'on dirait une nuit d'avril. . . .

Depuis déjà plusieurs années, j'ai traversé ces eaux la même nuit et au même moment, tantôt par des temps tièdes comme celui-ci, tantôt par des temps de gelée ou de tourmente ; des fois, seul comme ce soir, des fois, avec des amis qui sont loin ou qui ne sont plus. Et c'était toujours pour aller assister à la messe de minuit, dans le même couvent de moines capucins, situé un peu solitaire au bord de cette Bidassoa, sur la route qui mène de Fontarabie à Irun... Il y a une mélancolie grave à revoir quand cela est possible, tous les ans, les mêmes choses, dans les mêmes lieux, aux mêmes dates et aux mêmes instants.

Après un quart d'heure d'une petite traversée, tranquille comme un glissement d'ombres, nous abordons au rivage espagnol et là, reconnu par les carabiniers de veille, je puis m'acheminer librement vers la chapelle des moines par une route qui suit la berge de la rivière, à la base des montagnes.

Le clair croissant de la lune décidément me quitte, me laissant à la garde des étoiles, dans une pénombre plus confuse. Le long de mon chemin passent quelques hautes maisons basques, déjetées, anciennes, encore blanches au milieu de la nuit à force de chaux sur les murs ; puis des fantômes d'arbres, de grandes ramures effeuillées. Il y a aussi des endroits déserts et plus obscurs, que des rochers surplombent. Et toutes ces choses dorment, dans une paix, dans un silence infinis.

Vingt minutes de marche, une demi-heure peut-être, en allant sans hâte dans cette nuit très recueillie, qui emprunte on ne sait quoi de particulier et d'apaisant au doux mystère de Noël.

Deux ou trois bandes de chanteurs se croisent avec moi, annoncées de loin au milieu de tant de silence ; des garçons de Fontarabie qui se promènent aux lanternes, chantant les antiques chansons où figurent les Mages de Bethléem : ceux-ci s'accompagnant avec une guitare grêle, ceux-là avec un tambourin. Un peu gris, tous, ils me disent en passant de gais bonsoirs, et tout de suite je perds dans le lointain le bruit de leurs voix, de leur musique sautillante et vieille.

\* \* \*

Voici enfin les grands murs du couvent, d'un gris pâle et d'un aspect chimérique sous les étoiles de minuit ; je monte les escaliers des hauts perrons, et déjà, dans l'air si franchement pur du dehors, filtre jusqu'à moi une odeur d'encens.

La porte de la chapelle est ouverte, en raie de lumière jaune dans le bleuâtre nocturne, et, ce soir, paraît-il, entrera qui voudra sans contrôle aucun. Jadis pourtant, aux Noël's antérieurs, cette porte était verrouillée ; il fallait passer par la sacristie, après avoir montré patte blanche à un moine soupçonneux, et on ne pénétrait là qu'en petits groupes dévisagés et triés. Mais, dans nos temps, tout se simplifie, tout se banalise ; les sanctuaires n'ont plus de défenses et s'ouvrent à tous venants.

Elle est déjà remplie, cette chapelle, et, en y entrant, c'est un effet inattendu que de s'y trouver comme dans un nuage, d'y voir à peine, dans une nuit différente de celle de la campagne, à travers une si épaisse fumée d'encens qu'il y a du vague de vision épandu sur les capucins immobiles devant l'autel, et sur les femmes uniformément voilées de noir, immobiles dans la nef. Au murmure des litanias, qui se chantent à demi-voix dans le lointain du chœur, une impression étrangement funèbre se dégage dès l'abord de cet amas de femmes, dont les têtes enveloppées de drap noir s'inclinent vers la terre. Toutes ont mis la mantille de deuil, qu'il est d'usage, en pays basque, de porter pendant les cérémonies religieuses et qui a pour but de bien marquer l'humaine fragilité.

La mort, ici tout est pour la rappeler. Et il semble qu'elle plane lourdement au-dessus de ces quelques centaines de têtes courbées. Chaque dalle de cette église est une dalle funéraire, et on a conscience que ce sol où l'on marche est plein d'ossements. De cette foule de paysans et de pauvres, où les vieillards dominent, s'exhale une odeur de cadavre que l'encens ne dissimule pas. On entend çà et là des toux creuses qu'exagère la sonorité de la voûte. Et, de fait, ce n'est que la terrifiante pensée de la mort qui ce soir, réunit là tous ces êtres d'un jour, pour l'effort en commun d'une prière. C'est contre la mort que sonnent toutes ces cloches d'églises, dont le bruit s'élève en ce moment de partout et remplit le silence. Et c'est contre la mort aussi qu'a été érigée cette grande Vierge blanche, seule éclairée par la flamme des cires, dans la chapelle sombre... Oh ! si souriante et si blanche, cette grande Vierge,

au milieu de guirlandes de roses blanches : sorte de trompeuse vision infiniment douce, qui pose radieusement sur l'autel, parmi les nuages de l'encens.

L'encens de plus en plus s'épaissit dans la nef. Et les statues des saints se confondent avec les immobiles moines, dont les barbes, les chevelures sont archaïques autant que celles des images de bois ou de pierre.

Cependant, ces litanies murmurées si bas ne sont qu'une sorte d'incantation préliminaire, de préparation à quelque chose d'autre, qui va se passer et que la foule attend. Au-dessus des fidèles, agenouillés ou assis, un vaste jubé mystérieux, grillé comme un harem, s'avance en voûte depuis le mur de façade jusqu'au tiers de l'église ; on sent qu'il est rempli d'assistants invisibles, et parfois il s'en échappe des sons de tambour, des cliquetis de paillettes, comme si on se disposait là pour quelque étonnante musique.

Maintenant voici l'heure, et la messe va commencer. D'autres cierges, plus nombreux, s'allument. Une dizaine de moines, dont les robes et les capuches sont de soie blanche, entrent rituellement dans le chœur nuageux, précédés de diacres qui portent des lanternes au bout de longues hampes. Tout cela, ancien, fané et demi-barbare.

Et alors tout à coup, dans le jubé secret, là-haut, en l'air, éclate une musique stridente et étrange, qui fait presque frissonner après le bercement monotone des litanies : c'est que le Christ est né, c'est que le fictif triomphateur de la mort vient d'apparaître au monde, et on salue sa venue avec une soudaine et folle allégresse !... Deux ou trois hautbois, qui ont le mordant des musettes bédouines, mènent un chœur éperdument joyeux de voix d'hommes, scandé par une trentaine de tambours de basque et par une légion de castagnettes. Et tout cela qui est si dissonant et si imprévu dans une église, arrive pourtant à produire, par son étrangeté même, une sorte de saisissement religieux. Ce sont de très vieux noëls du pays de Guipuzcoa, rapides et alertes comme des habaneras ou des séguidilles. Et les moines, qui font dans le jubé tout ce bruit de sauvage fête, accompagnent leur musique d'une sorte de pas rituel ; on les entend s'agiter en cadence, on voit trembler sur les murailles leurs ombres dansantes.

La messe, très compliquée, très longue, se continue dans un étourdissant fracas de hautbois et de notes humaines en fausset nasillard ; au-dessus de toutes les têtes noires enveloppées de voiles, au-dessus des vieux châles misérables, des vieilles chevelures grises, dans la fumée toujours plus épaisse de l'encens, les cantiques d'autrefois se succèdent avec une exaltation croissante, rythmés toujours par le petit tonnerre cuivré des tambourins, par le bruit sec et léger des innombrables castagnettes sonnantes entre des doigts agiles...

Puis, quand tout est fini, il y a un mouvement pressé des paysans et des pauvres vers le chœur, où une poupée vient d'arriver dans les bras d'un capucin qui l'offre aux baisers des fidèles, une pauvre impuissante poupée que l'on a pris soin d'envelopper dans des maillots d'enfant et qui représente le Sauveur nouveau-né.

\* \*

Et maintenant on se disperse, dans la nuit plus froide et plus bleue.

Comme au sortir de quelque rêve de l'ancien temps, je m'en reviens seul, du côté de la barque qui doit me ramener sur la rive française. Je m'en reviens plus attristé, parce qu'un Noël encore a passé sur ma tête, parce qu'une année encore est tombée au gouffre sans m'avoir apporté la solution de rien, ni l'espérance de rien.

Et pendant ce retour salulaire, j'ai conscience d'être déshérité mille fois plus que le dernier de ces humbles, de ces vieillards ou de ces pauvres, qui tout à l'heure, en priant comme avaient prié ses ancêtres, embrassait la naïve, la ridicule et l'adorable, l'ineffable poupée dans ses langes...

PIERRE LOTI





# CHAUSSURES

## 2,000 PAIRES

d'Echantillons vendues en detail.



Les premiers arrives  
sont les premiers servis.

### JOS. C. HEMOND & CIE

1483 rue Notre-Dame

*près de la rue Bonsecours*



### POUR LES FETES

### GRAND CHOIX D'ARTICLES DE FUMEURS

Pipes, Tabac, Cigares, Pots à Tabac, Cannes, etc.

A PRIX MODERES chez

**T. Theo. VALIQUETTE**

735, STE-CATHERINE

## A. DUBREUIL,

\* NOTAIRE \*

8 COTE DE LA PLACE D'ARMES

(EDIFICE DU TRAMWAY).

Bureau du soir : 127 rue Rachel, Montreal.

Argent à prêter par petits montants  
sur premières hypothèques.

# PASCHAL GAGNON

Marchand de

## Nouveautés et Merceries

### SPÉCIALITÉ :

Sous-vêtements pour  
hommes, femmes  
et enfants.

1775, Rue Ste-Catherine

(entre Ste-Elisabeth et Sanguinet)

---

PH. DEMERS, L. L. D. R. G.-DE LORIMIER, L. L. B.

### Demers & de Lorimier

AVOCATS et PROCUREURS

Batisse de la BANQUE DU PEUPLE

97, RUE ST-JACQUES, MONTREAL.

1er Etage, Chambres Nos 12, 13 et 14,

Telephone Bell No 1531.

---

## ARGENT A PRETER

### Sur propriétés de Ville.

Montants de \$1000.00,  
\$2000.00, jusqu'à \$10.000.00  
à 5, 5½ et 6 p.c. . . . .



### Leclerc & Goyette

Notaires

17 rue St-Jacques, MONTREAL

Tel. Bell . . . 678

“ Marchands 643



# VIN MARIANI

LE TONIQUE FRANÇAIS IDEAL  
POUR le CORPS et le CERVEAU



"Honneur au Vin Mariani, ce vin admirable qui m'a si souvent rendu la force."

CHARLES GOUNOD.

En vente aux pharmacies et aux épiceries. Evitez les contrefaçons.

Un album de portraits des célébrités qui attestent des mérites du Vin Mariani envoyé gratis sur demande avec mention du: "Jardin Littéraire Illustré."

Lawrence A. Wilson & Cie

MONTREAL

SEULS AGENTS AU CANADA POUR

Champagne Gold Lack Sec

Old Empire Rye Whiskey

## PATINS ! PATINS !

Dans tous les genres avec prix très bas

## BALAIS ROULANTS A TAPIS

Nouveaux "Cyclo," prix \$3., \$3.50.

## SECHOIRS A RIDEAUX GILRAY

\$3.50, \$4.

L. J. A. SURVEYER,

6, rue St-Laurent.

## DR. J. G. A. GENDREAU

CHIRURGIEN DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL



Dentiers en Vulcanite et Aluminium, faits d'après les procédés les plus nouveaux. Fausses dents sans palais. Racines couronnées en or ou en porcelaine. Obturation or, argent, etc.

Extraction sans douleurs par anesthésie locale, et électricité.

Tel. Bell 2818.

Heures de consultations 9 a.m. à 6 p.m.

## CADEAUX

De Noël et du Jour de l'An

En Grande Variété Chez

# G. A. DUMOND

LIBRAIRE

1826, rue Ste Catherine

Près de l'Avenue de l'Hotel-de-Ville

## La Fille, l'Épouse, la Mère

Ces trois degrés dans la vie de la femme, touchent à des matières de la plus grande importance. Le monde doit beaucoup à celle qui porte le nom de mère; l'homme doit beaucoup à celle qui porte le nom d'épouse; l'épouse et la mère dans la jouissance d'une sante parfaite doivent beaucoup à la fille qui, dans l'histoire du temps devient la mère de tous.

L'affection dominante aujourd'hui parmi son sexe est la FAIBLESSE FÉMININE, qui peut être le résultat d'un accident, ou bien héréditaire. Dans l'un ou l'autre cas, le traitement recommandé ici s'applique.

## LES PILULES ROUGES DU DR GODERRE

### POUR FEMMES PALES ET FAIBLES

sont le plus grand œuvre du siècle, soulageant les souffrances de cette nature. On est la femme qui ne préférerait pas vivre dans la jouissance complète de la vie, que d'être une victime des tortures de ce mal? Les Pilules Rouges du Dr Goderre n'ont qu'une mission: GUERISON DE LA FAIBLESSE FÉMININE et ELLES L'ACCOMPLIRONT.

Ecrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Goderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout 50 CTS la boîte; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées, par la malle, sur réception du prix, aux États-Unis ou au Canada. Adressez:

Cie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,

Dept. Médical, B.P. 2306. Montréal.